

LES JEUX  
DE CALLIOPE,  
OU <sup>TK</sup>  
COLLECTION  
DE POÈMES

ANGLAIS, ITALIENS, ALLEMANDS  
ET ESPAGNOLS,

En deux, trois & quatre Chants.

---

PREMIÈRE PARTIE.

---



A LONDRES,  
Et à PARIS, chez RUULT, Libraire.

1776.





ÉCONOMIE  
DE  
L'AMOUR,  
POÈME EN QUATRE CHANTS,  
Imité de l'Anglais,  
DU D. ARMSTRONG.

---

PREMIER POÈME.

---



## AVANT-PROPOS.

Nous avons plus imité que traduit L'ÉCONOMIE DE L'AMOUR du Docteur *Armstrong* ; ce n'est pas que son Poème ne pût être traduit tout entier ; mais nous auroit-on passé de très-longes détails que l'Auteur avoit puisés dans ses connoissances médicales : nous avons donc cru devoir les élaguer, & mettre à la place des choses plus analogues au sujet. Souvent le Docteur, tout-à-fait Médecin ou Physicien, fait des portraits si ressemblans, qu'ils auroient pu effaroucher notre délicatesse ; nous avons altéré, adouci, gazé les endroits trop libres : de sorte que l'Économie de l'Amour en François est un peu différente de l'Original Anglois.

Ce petit Poème, tel qu'il est, offre

## 6      *AVANT-PROPOS.*

par-tout une morale pure & agréable. Il remplit toute l'étendue de son titre. Dans un siècle où l'on ne parle que d'économies : économie politique , économie rurale , &c. il étoit bien naturel que l'on considérât aussi sous ce point de vue un objet bien important pour l'espèce humaine , & qu'on lui présentât un Traité de l'Économie de l'Amour & de ses plaisirs.

A quoi bon toutes les économies du monde , si celle - là nous manque. Les autres peuvent servir de base & de soutien à la vie ; mais celle-ci en fait à-coup-sûr le charme & l'agrément. Si la véritable richesse est moins dans les trésors qui nous environnent que dans la puissance d'en jouir , la plus utile des économies est sans contredit celle qui nous apprend l'art de

## *AVANT-PROPOS.* 7

ménager nos facultés : & sous ce point de vue on peut assurer que cet Ouvrage a un but très-moral & très-politique.

La nature a mis en nous un instinct impérieux qui nous gouverne & même nous entraîne ; s'il est abandonné sans frein à toute son impétuosité , d'abord il nous égare , nous pousse d'excès en excès , & après il nous tue ou nous laisse dans une léthargie pire que la mort. C'est ainsi que le plus beau présent que nous ayons reçu , tourne contre nous & devient une source inépuisable de chagrins & de remords.

C'est donc un service rendu à tous les hommes , que d'avoir armé leur foiblesse contre la séduction du vice : d'avoir embelli , pour leur défense , la force du



### 3      *AVANT-PROPOS.*

raisonnement de tout le prestige de la Poésie. Ce n'étoit pas avec une morale trop sévère qu'on pouvoit espérer de réussir; l'homme n'est point fait pour des privations absolues, & la nature réclame contre elles. Si d'une main l'on enleve à l'homme passionné la coupe empoisonnée de la débauche, de l'autre on lui montre une retraite isolée, fraîche & riante, où il peut passer des heures délicieuses au sein des plaisirs & des voluptés honnêtes.

Les peintures qu'*Armstrong* fait du libertinage sont effrayantes; mais si son génie s'exalte, c'est lorsqu'il nous peint tout ce que le cœur trouve de jouissance dans un amour bien ordonné. Quelle source féconde, en effet, de plaisirs & de ravissements pour un sage économe. Car il est  
vrai

## AVANT-PROPOS. 9

vrai que le cœur & les sens sont liés par des rapports très-intimes , & plus on multiplie les jouissances de ceux-ci , plus celles du cœur deviennent rares , & ce sont ces jouissances-là qui sont inépuisables.

Outre les vérités utiles & les sages leçons qui sont renfermées dans ce Poëme , il est d'un ton qui ne peut manquer de plaire ; la verve du Docteur est brûlante , & , comme celle des Anglois , très-féconde en images. Comme on s'est proposé de faire connoître tout ce que les Étrangers , Anglois , Allemands , Espagnols & Italiens ont de Poëmes en deux , trois ou quatre Chants. Nous donnerons dans la suite une autre production du même Auteur. Ce Recueil ne peut être qu'agréable par la variété , le choix & la nouveauté. C'est

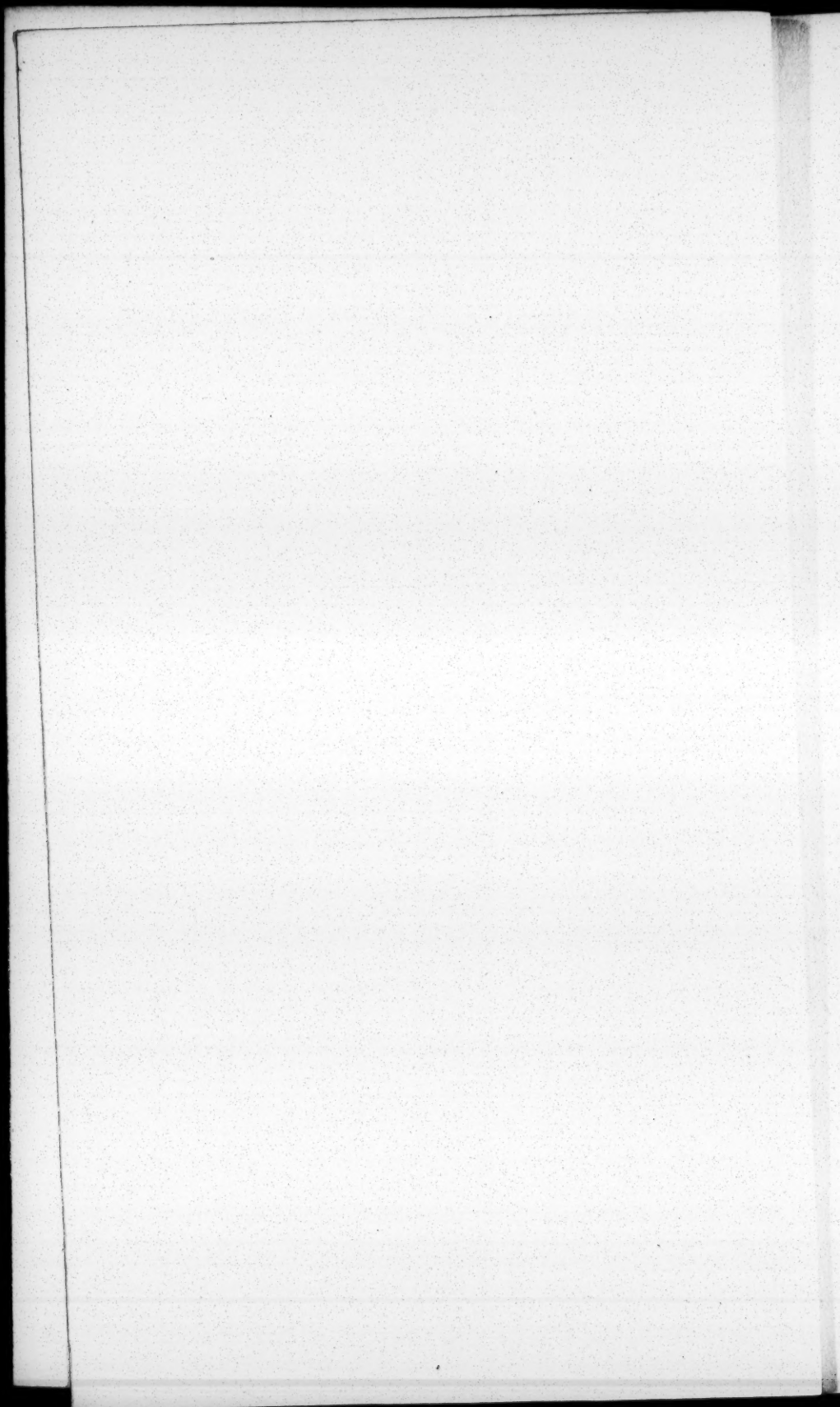
10      *AVANT-PROPOS.*

une mine abondante que personne ne s'est encore imaginé d'exploiter.

Chaque Nation a dans ce genre des productions charmantes & qui leur sont réciproquement inconnues , on ne fera peut-être pas fâché de voir , pour la première fois un Poëme Anglois à côté d'un Poëme Italien ou Espagnol. Outre le plaisir qui doit résulter de la variété que produit nécessairement le génie particulier des Nations , l'esprit aimera à juger leurs diverses compositions , le tour de leur imagination , en quoi elles diffèrent ou se ressemblent le plus. Enfin on aura sous les yeux un miroir fidele , où quelques-uns de leurs traits seront conservés , & où se réfléchira une portion de leur esprit & de leur caractère.

AVANT-PROPOS. 11

Notre collection de Poëmes est finie , ils paroîtront successivement , même format & même papier que celui-ci. Au mérite de l'Ouvrage nous joindrons encore l'agrément de la Typographie & du Burin. Le nombre des Chants fixera le nombre des gravures. LE VENDANGEUR de *Luigi Tazillo* suivra immédiatement L'ÉCONOMIE DE L'AMOUR.





ÉCONOMIE

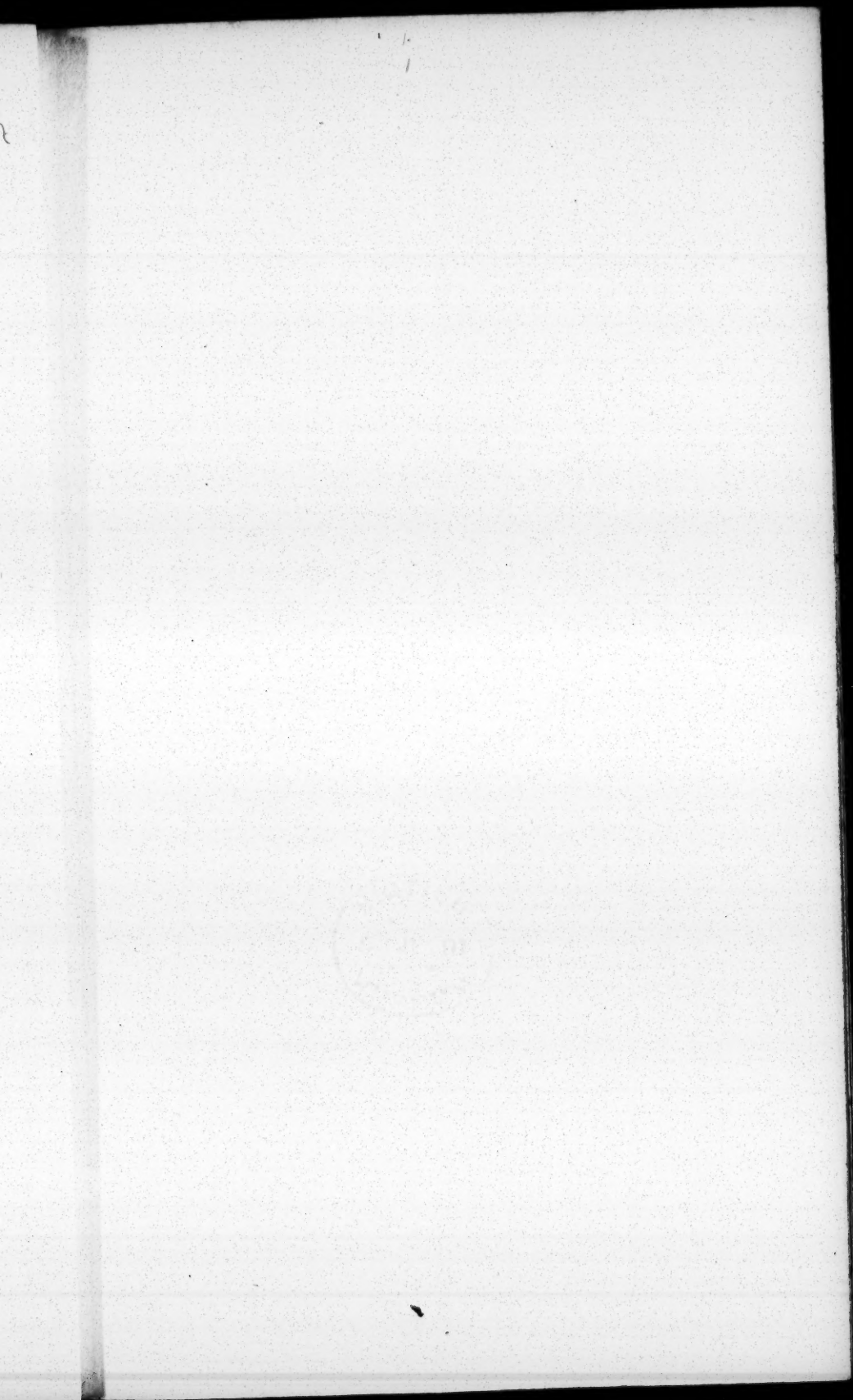
DE

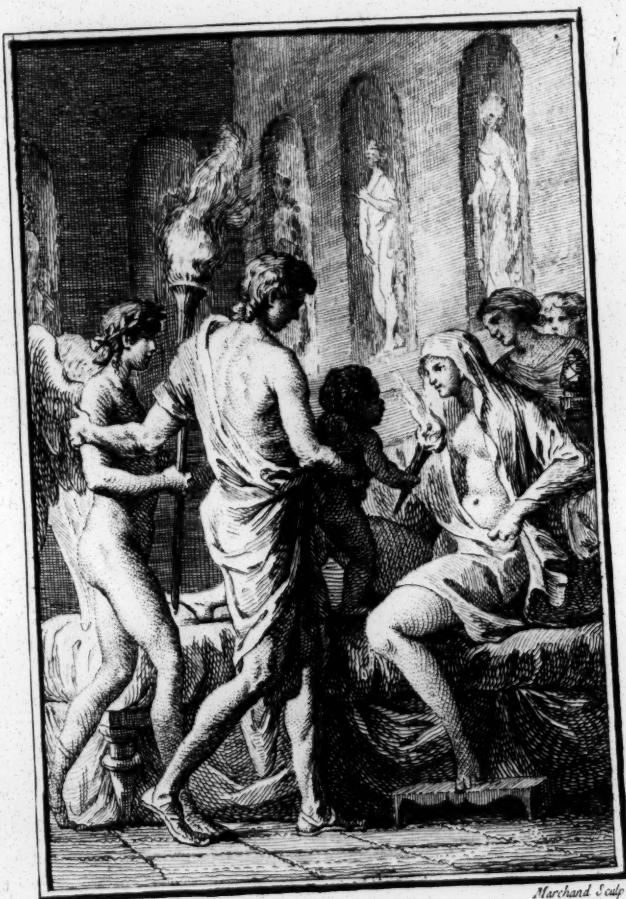
L'AMOUR.

CHANT PREMIER.

SUJET DE LA PREMIÈRE PLANCHE.

*Une nouvelle Epouse , à demi-couchée sur le lit nuptial , accueille son Mari qui lui présente l'Hymen & l'Amour ; sa tête est couverte du voile que les Anciens appelloient Flammeum ; à côté d'elle est la Pronuba , c'étoit une femme qui exhortoit les jeunes mariées à la complaisance & à la docilité : on voit autour de la salle tous les Dieux qui présidoient au mariage , la Déesse Virgineus , le Dieu Subjugus , la Déesse Pertunda , &c.*





*Gravé par del.*

*Marchand Sculp.*

*CHANT I.*

# ÉCONOMIE

DE

## L'AMOUR.

### CHANT PREMIER.

AMOUR, je chante tes bienfaits ; je chante ces momens heureux où l'homme & la femme, que tu as réunis, s'enivrent de tes douceurs, & se livrent au ravissement & aux douces extases. Je veux enseigner aux mortels à ménager tes plaisirs, à fuir le serpent dangereux qui se glisse & se cache dans les routes fleuries de la volupté.

Si tu daignois sourire à mon projet, charmante Cythérée ! on ne te compte point au nombre des neuf Muses, mais, quoique vierges, leur plus



doux apanage est de t'environner , de danser sur tes traces. Viens donc , ô Mere des Amours ! viens , & ne laisse point ton fils : Hymen leve , agite ton flambeau , je veux aussi chanter tes faveurs.

Vous tendres filles , & vous jeunes garçons , dont le sang ardent & rapide éprouve la chaleur de quinze étés , l'amour vous invite : vos sens perfectionnés se déploient à des transports nouveaux.

Le tems est venu où le jeune homme , aiguilloné par les desirs , supporte impatiemment ses fers ; bientôt il les brise , tandis que la jeune fille , plus formée , brûle d'un feu secret , & regarde palpiter son sein d'un œil modeste & pudibond.

Cependant la nature , lente & rapide tour à tour , marche d'un pas inégal ; & d'une main plus ou moins généreuse verse & partage ses bienfaits.

Bienfaits. L'enfant qu'elle préfère , croît avec une douce chaleur , & parvient jeune encore au tendre délire des passions ; mais celui-ci languit & traîne long-tems une vie imparfaite. Les uns méprisant leurs jouets dorés , enclins à des jeux moins frivoles , se mêlent aux filles de leur âge. — Tel Alcide , dit-on , montra des bras forts & nerveux lorsque les noirs serpens envoyés par Junon s'élevoient en sifflant autour de son berceau. Le redoutable enfant les saisit & fouille la terre de leur sang corrompu. — Ainsi furent présagés de bonne heure les exploits immortels du héros. — Il est des hommes qui déjà mûrs n'éprouvent pas encore ces élans de l'ame , cet enthousiasme des sens que la nature seule donne & dont on n'a point de leçons ; & des filles à vingt ans ont une pâleur qui décelé le vuide d'une ame encore fermée aux douces sensations.

Veux-tu connoître le moment destiné aux premiers égaremens de l'amour : étudie les douces influences du climat qui t'a vu naître , la forme & la complexion de ses habitans , leurs goûts , leurs penchans , leur manière de vivre ; mais voici des préceptes plus sûrs encore , tu peux les consulter , ils sont puisés dans la nature.

Le jeune homme peut se livrer au tourbillon de ses desirs , lorsqu'en dormant son imagination le jette dans les bras de la nymphe qui , pendant la veille , fut l'objet de ses tendres inquiétudes. Oh ! n'envie point la lumière du jour , lorsque des songes aussi heureux accompagnent ton sommeil.

La fille est au moment où Vénus va l'adopter. Lorsque son sein repousse le voile qui le couvre , & appelle le baiser , rêveuse & distraite elle est insensible aux jeux de ses compagnes. Ses yeux

font humides & tendres ; la timidité , avant-courrière de la pudeur , s'est placée sur son front ; & plus elle a de desirs , plus elle sent la nécessité de les réprimer.

Voilà le moment fixé pour l'amour ; son cœur s'est attendri ; la voix de l'objet aimé , un regard brûlant lui ont fait connoître pour la première fois le feu de la rougeur. .... O pudeur de mon amante ! signe d'amour , de franchise & de vertu , couvre à jamais ses joues de tes roses.

Mais , ô mon fils ! si tu songes à la postérité , si le doux nom de pere flatte ton oreille , veux-tu voir une famille robuste entourer ta table spacieuse ; arrête , refuse-toi à l'amour jusqu'à ce que cinq lustres accomplis aient endurci tes nerfs ; alors que le rite sacré légitime ton bonheur. Je ne te prescris point une retenue sévère , crains d'étouffer le desir , & par lui ta

sensibilité. La sensibilité présent du ciel, mobile unique du plaisir. — Approche en tremblant de celle qui possède ton ame ; prens sur ses lèvres embaumées les plus tendres baisers. — Presse de ta main douce une main plus douce encore, & regarde en soupirant le voile agité qui couvre les trésors de son sein.

Et toi, fille modeste & tendre, dispute ; mais ne refuse point à ton amant ces faveurs ravissantes. Son amour puissant, un seul de tes regards suffit pour l'arrêter, & bientôt sous le chaste nom d'épouse tu verras les transports & les plaisirs que tu lui auras interdits faire le bonheur des nuits nuptiales.

Mais soit que le généreux soin de la propagation, soit que des embrassemens moins légitimes vous séduisent & vous entraînent, rejetez loin de vous le poison de la séduction ; ne répandez point l'alarme dans le cœur du jeune bouton



que la nature a formé pour vos jouissances. Ne corromps point son ame , entretiens son innocence & sa candeur. — N'imité point ces hommes moins encore perdus d'amour que de honte , qui fixent les beaux yeux d'une amante sur les images lascives du peintre corrompu , ou les descriptions impies que le Poëte a formées au sein d'une orgie. Ils s'efforcent ces hommes éteints à glisser dans les veines de la jeune fille un feu que l'amour n'a point allumé ; ils veulent profiter d'une foiblesse dont ils ne sont pas l'objet. — Ils sont pressés ; ne te presse point , que ton amour soit payé par l'amour , & tu ne feras point complice d'une séduction basse & coupable.

Ne porte jamais tes pas au *bagno* , dans ces repaires de débauche publique , où de nuit & loin de la vue de *Dracon* se célèbrent les rites de *Vénus* : des maux cuisans ne les rendent

pas moins redoutables , que l'opprobre dont on s'y couvre.

Là ta bourse , l'anneau embelli des dépouilles des Indes & du Pérou qui décore ton doigt , ou l'ingénieuse machine qui mesure le tems , te feront adroitement dérobés.

Un homme au-dessus de toi par la vigueur & la force arrachera de tes bras l'épouse passive de toute la ville , effrayé par ses menaces ton or seul pourra l'adoucir. Il te faudra payer la violation du lit public.

Encore si c'étoient là les seuls maux à craindre pour toi ; mais une suite de misères ennuyeuses à compter , horribles à nommer , s'appête à fondre sur ta tête. Tu perdras ce tact délicat , cette fleur de l'ame qui s'ouvre aux douces sensations. Ton cœur , flétri par des plaisirs facilement obtenus , n'éprouvera plus de tendres frémissemens. Ils sont perdus pour toi ces élans

nobles & généreux qu'excite la beauté lorsqu'elle est suivie de ses deux sœurs les plus aimables, la candeur & la modestie. — Malheureux ! tu desséchés ton ame ; elle est morte pour les voluptés honnêtes : mais je n'ai fait encore qu'une esquisse légère des maux qu'entraîne après soi l'abus des sens & de l'amour.

Suivons les traces de cet homme à la démarche égarée. Le voilà cet oisif débauché ; à ses traits affaîlés, à son visage pâle, à ses cheveux noirs & flottans, au désordre de toute sa parure, qui ne reconnoît le tapageur de nuit, & le sectateur de ces vils plaisirs auxquels l'homme ne peut se livrer qu'en se dégradant. — Il enfle une rue étroite & détournée ; honteux de lui-même, il se glisse dans le réduit ténébreux où la débauche nourrit ses victimes. — Qu'il y traîne une vie corrompue ; qu'il y ruine le premier de tous les biens, la santé ; son ame est gangrenée, &

ses jours , désormais inutiles , sont perdus pour lui-même , l'état & sa famille. — Mais toi , dont un léger duvet couvre à peine les joues où le sourire de la jeunesse se déploie ; toi dont le regard est tendre encore & modeste , crains d'échanger ces trésors contre l'effronterie. Ne cours point hâter les rides , laisse aux années le soin de les placer sur ton front , afin qu'elles deviennent respectables.

Sois plus sage ; poursuis quelque Nymphé bienfaisante ; qu'une secrète sympathie unisse vos deux âmes pendant que tous les autres captifs , timides & retenus , soupirent au loin pour des charmes qu'elle ne prodigue qu'à toi. — Ne crains point de te livrer à cette douce compagne , sacrifie-lui tes heures précieuses , & folâtre avec elle tout le long des jours d'été & des soirées d'hiver.

Les conseils de ma Muse sont suivis. — Il  
est

est au voisinage une maison simple. — Une jeune fille l'habite. — Il l'a vue , & son cœur s'est ému. — La douceur est dans ses yeux ; sur ses lèvres on voit la candeur sourire. — Jeune homme que de pas , que de soins pour être aperçu. — Rien n'est impossible à l'amour : son influence agit au loin. — La fille modeste a surpris les regards du jeune amant. — Vingt fois leurs yeux se sont dit , je vous aime. Ont-ils besoin d'un autre langage ? Le cœur d'un amant n'est jamais satisfait. — Je parlerai à ma bien-aimée , je sens que je lui parlerai. — Il est seul & enhardi par sa passion , il croit tout possible. Son imagination s'est égarée , il presse la main de sa maîtresse , & déjà sa bouche. . . . Mais il la voit , sa fermeté s'est évanouie , ses yeux se baissent , & cette langue si audacieuse bégaye & ne prononce que des sons confus. — Je donnerois mes jours pour mon amante.



— Mes jours ? — Mille fois mes jours ; & sa vue me fait tressaillir , elle glace ma voix.

Ose regarder ce visage que tu crains : il est plein de douceur ; ces yeux terribles sont humides d'amour ; cette bouche va répondre à tes transports. — Il a fixé ses yeux sur ceux de son amante , & un rouge brûlant a coloré leurs visages. — Le trouble s'est lentement dissipé. — Ils ne pouvoient parler. — O doux silence ! plus expressif mille fois & plus tendre que les sermens tant prodigués par la fade galanterie. — Ce sentiment est perdu pour vous ; elle vous est inconnue cette jouissance de l'ame , peuple froid qui croyez que parler d'amour c'est le sentir. — Soyez moins timides , amans aimés. — Mais pourquoi ? Gardez-vous de détruire cet embarras délicieux ; qu'entre vous il se reproduise sans cesse. — Que la vue de l'objet aimé, que le seul toucher de sa main ,

que le mouvement de sa robe porte le trouble dans votre ame. — Les premiers mots qu'ils se disent sont à peine entendus , ils ne sont que sentis. — Je pourrois être aimé de vous. — De vous ? — O mon amour ! — L'amante n'a rien répondu ; ce mot irrévocable , lorsque le cœur l'a prononcé , ce mot sacré : — C'en est fait , je vous aime , — étoit resté dans le fond de son cœur. Si cet aveu alloit faire un infidèle ; mais si jeune & si tendre seroit-il un trompeur ? — Non , l'ingénuité ne se trompe point elle-même. — L'aveu enchanteur est sur ses lèvres , & ses lèvres deviennent tremblantes. — Elle hésite. — L'amant , le regard fixe & le visage inquiet , aspire à saisir l'heureux secret. — Impatient il laisse éclater ses transports. — Sa passion a mûri celle de son amante , & le mot d'amour est prononcé. A l'instant il se précipite dans ses bras & leurs ames se confondent....

18 ÉCONOMIE DE L'AMOUR.

La lyre sensible gémit sous mes doigts & répète  
ces sons touchans. — Ah! épargne une tendre  
vierge.

*Fin du Chant premier.*

ÉCONOMIE

DE

L'AMOUR.

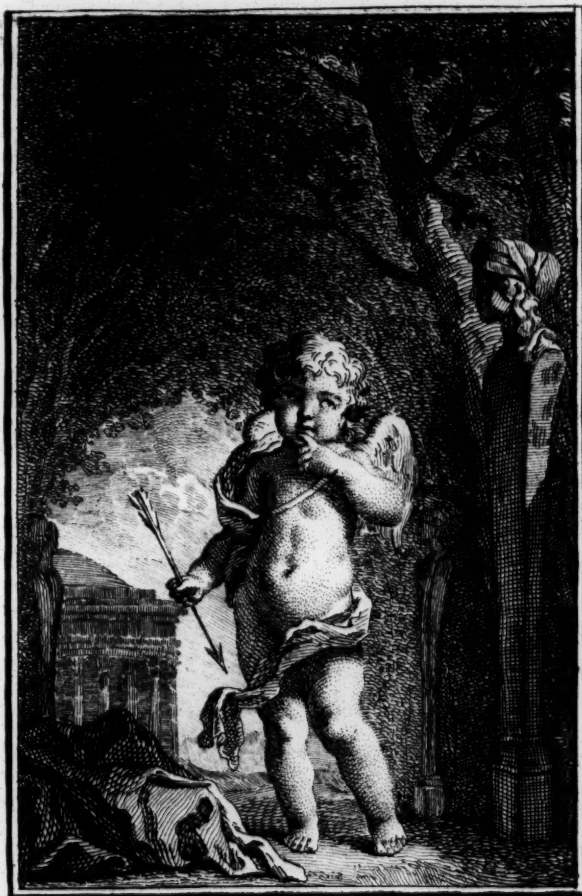
CHANT SECOND.

SUJET DE LA SECONDE PLANCHE.

*L'Amour à l'entrée d'un bocage sacré qui conduit au Temple de Vénus & qui l'entoure, garde les habits de deux Amans occupés des mystères de la Déesse : ce bois solitaire & couvert, le geste de l'Amour indiquent que ces mystères ne doivent être ni troublés ni divulgués.*







*Libelin del.*

*Marchand Sculp.*

*CHANT II.*

# ÉCONOMIE

DE

## L'AMOUR.

### CHANT SECOND.

AMANS écoutez-moi , & vous dont le cœur  
indécis n'a point encore été fixé par les liens  
sacrés d'hyménée , écoutez attentivement , &  
pesez nuit & jour les sages conseils qu'une  
Muse favorable & céleste m'inspire & vous  
transmet par ma voix.

Muse tu n'es point le vil ministre qui flatte  
l'égarement & le vice , & si dans un enjoué  
délire tu mets tes chants à l'unisson d'une  
oreille ardente & jeune encore , c'est pour  
joindre les grâces à l'instruction.

Tu n'es point une Bacchante échevelée & frénétique , ni un Barde licentieux de la suite du rouge Silène. Tu ne viens point chanter ici. — Tout ce que la nature inspire est bon & sage , on peut lui obéir sans crime , on doit lui obéir. — Non tu ne nous vanteras point les rêves du Cinique , ni sa dégoûtante débauche couverte des haillons philosophiques ; loin d'ici tous ces conseils funestes & cet abus de la volupté qui conduit à l'apathie.

Nous connoissons ton pouvoir, Nature, mère de tous les êtres ; ton vaste empire s'étend de l'abîme profond du néant jusqu'au-delà des barrières lumineuses du monde. Ton influence agit sur nous & nous pénètre ; nous ne cherchons point à réprimer tes élans , ni à combattre ta puissance légitime.

Notre tâche est d'arrêter sa fougue impétueuse, & lorsqu'elle s'égare & prend des formes  
trop

trop sauvages , de la ramener d'une main prudente , & la soumettre aux leçons de la bienfiance.

Le but de la Nature étoit sage & juste lorsqu'elle nous donna le desir. Sa vive impulsion est la source de la vie , lui seul nous fait vivre , sans lui nos jours seroient insipides & languissans. Cette terre peuplée de million d'êtres rouleroit dans un morne silence si elle étoit privée de cette flamme féconde , & bientôt masse inutile , elle embarrasseroit les cieux.

L'amour du plaisir gouverne tous les êtres. Nous ne pouvons pas plus nous dérober à lui qu'à nous mêmes. Il est nécessaire lorsqu'il est bien dirigé ; mais lorsque follement il nous égare & nous précipite hors des bornes légitimes , alors la froide raison doit exercer sa censure & réprimer sa fougue.

Pesez cette leçon , tendres couples , baignez



vos ames dans la volupté , donnez à vos desirs la plus vaste étendue , brûlez-vous aux flammes les plus vives de l'amour ; mais heureux amans que la discrétion couvre votre bonheur de son ombre impénétrable.

Soyez vertueux au sein du plaisir , si vous voulez jouir de ses délices les plus pures ; alors la rose vous prodiguera ses doux parfums , & vous n'aurez point à redouter les piquûres cuisantes de l'épine qu'elle récele.

Si vous alliez mépriser mes avis , redoutez les suites terribles ; le remord & la douleur viendront après le plaisir. La haine naîtra de l'amour , l'envie au souffle de vipère distillera son venin sur vos heures précieuses , la calomnie consummera votre ruine , & vos ferments ne feront qu'exciter la raillerie du fou & la pitié du sage.

Amans, soyez discrets , qu'aucun dangereux

espion ne surprenne au passage vos tendres regards se lançant une mutuelle contagion , lorsque l'ame toute entiere part de l'œil comme un éclair & porte le feu de l'amour avec elle.

Évitez que vos soupirs soient entendus , & lorsque vous vous invitez aux derniers ravissements & qu'impatiens vous êtes prêts à voler dans les bras l'un de l'autre , éloignez-vous , fuyez loin des regards profanes. Imitiez ce Roi vanté par sa sagesse , qui au sein d'une paisible nuit , enfoncé dans la vaste & profonde solitude d'un jardin couvert , amenoit & trouvoit le plaisir auprès de sa belle Égyptienne.

Cherchez une douce retraite inconnue à tout autre qu'à vous , & sous l'ombrage frais des berceaux qui rembrunit le jour , loin de tout profane accès procédez aux rites modestes de l'amour ; craignez les regards curieux de l'enfance , & l'aspect malin d'une vieille vestale , ils

répandent une mortelle influence sur la cérémonie la plus tendre.

Et toi, mon fils, lorsque les flots d'un vin écumeux & léger, au centre de la gaieté sociale ont dilaté ton cœur; lorsque tes secrets ruissellent & se pressent pour voir la lumière, cache au moins celui de l'amour; crains que le nom de la bienfaisante beauté qui se livre à toi, & qui te sacrifie sans retour, amour, plaisir, fortune & réputation, n'échappe de tes lèvres.

Arrête, ingrat, retiens ta langue indiscrette; dompte cette vanité basse & cruelle qui publie les tendres mystères. Tu fus indigne d'y être initié, si tu peux t'en faire un vain triomphe. Crains de blesser avec un aiguillon mortel un sexe délicat & sans défense.

Ton souffle noircit-il la renommée de ma fille ou de ma sœur, tu mourras, j'en jure par le ciel, tu mourras. Ton sang va couler pour

expier l'outrage fait à mon honneur ; mais ,  
que dis-je ?

Filles généreuses , foyez aussi prudentes ,  
vengez votre propre sexe ; que le lâche viola-  
teur du mystere sacré n'approche jamais de vos  
charmes. Rassemblez orgueil , mépris & dédain ;  
que lancés des yeux de la beauté ils puissent  
confondre l'imprudent & placer la honte sur le  
front que ne couvrit jamais une pudeur honnête.  
Méfiez-vous de ses fermens , de ses sours  
étudiés , de ses larmes traitresses ; n'allez point  
augmenter le triomphe d'un perfide ravisseur.

Cependant , mon fils , si le sort en courroux ,  
si l'amour indiscret , ou si la bruyante Lucine  
révelent ton secret. — Ta compagne est-elle  
belle , vertueuse , & propre à entrer dans ta  
couche nuptiale ? Je te charge de l'enlever à  
l'infamie solitaire. — Que le nœud sacré du  
mariage rende tes liens indissolubles.

Mais sa naissance est vile , son ame est sans culture , son cœur est corrompu , tu ne peux l'élever au noble rang de ton épouse , sauve au moins du besoin cette infortunée , puisque tu as rendu son état vil plus vil encore.

Arrachez à la pauvreté , cruelle ennemie de la vertu , une proie malheureuse ! Oh ! que les sanglots d'un pere , les larmes de l'innocence abusée , & les plaintes de la beauté ne te troublent point au sein de tes plaisirs.

Celle qui n'aguere faisoit la douceur de ta vie & ton bonheur suprême ; celle dont la confiance augmentoit à la fois & l'amour & les charmes ; qui se livroit d'autant plus tendrement à tes desirs qu'elle se flattoit d'une constance durable , & d'une sincérité trop souvent jurée pour être vaine : celle qui consultoit tes passions plus que son intérêt , ton amour plus que ses plaisirs : ô cruel ! doit-elle lorsque son nom touche à



l'infamie , & que les vents ont emporté ces sermens qui la séduisirent , lorsque tu l'as mise dans la classe des femmes foibles , doit-elle te trouver dur & insensible ? Ne devrait-elle pas compter sur une tendresse éprouvée , lorsqu'elle vient chercher auprès de toi des assurances contre les inquiétudes qui l'agitent ? Ah ! trouve dans ton cœur des raisons puissantes pour consoler celle qui l'a rendu aimant & sensible.

La banniras-tu de ta vue ? Condamneras-tu à languir ces charmes autrefois tant prisés ? Doit-elle traîner une vie de célibat & de honte ? ou la réduiras-tu à l'esclavage du besoin , qui avec sa verge de fer dépouille ses victimes de toute pudeur , & les range à la suite d'une Venus mercenaire ?

Quelle dureté ! Bientôt elle augmente cette troupe libertine sans plaisir , folâtre dans la peine ; qui le chagrin dans le cœur , & un

sourire mourant sur les levres. . . . . Ah !  
détournons nos yeux de ce spectacle d'horreur ,  
qui en faisant rougir la vertu , fait frémir  
l'humanité.

Regarde-la dédaignée ou acceptée , mais souvent déshonorée sans tribut & sans remerciement , après toutes les complaisances que le vice peut prodiguer.

C'est elle , cependant , qui jadis fut l'idole de ton cœur ; la voilà dévouée à ces repaires où l'impudicité fatigante & grossière cherche à ranimer les feux de ses veines glacées. Passivement soumise , exposée à toute heure aux sales & bizarres caprices du vieux libertin. Le corps en proie à des maux horribles , & la tête marquée par l'impitoyable *Dracon*.

Épargne , sévère & puissant *Dracon* , épargne une race malheureuse , livrée au crime par ton propre sexe. Une femme te porta dans son sein.

Oh !

Oh ! par ce doux nom de femme fois sensible.  
As-tu une fille , une sœur qui soient belles ?  
elles auroient peut-être grossi cette troupe  
malheureuse sans une naissance plus fortunée,  
présent du sort : sans cet orgueil , gardien sacré  
de la pudeur qu'on leur inspira dès l'enfance.  
Parmi celles que ton nom terrible épouvante ,  
si la fortune leur avoit souri , si le bon exemple  
eût instruit leur jeunesse , si une mere sacrilège  
n'eût fait un infâme trafic de leur innocence ,  
tu aurois pu trouver une compagne vertueuse ,  
décorée de tous les charmes de la beauté.

*Fin du Chant second.*



ÉCONOMIE

DE

L'AMOUR.

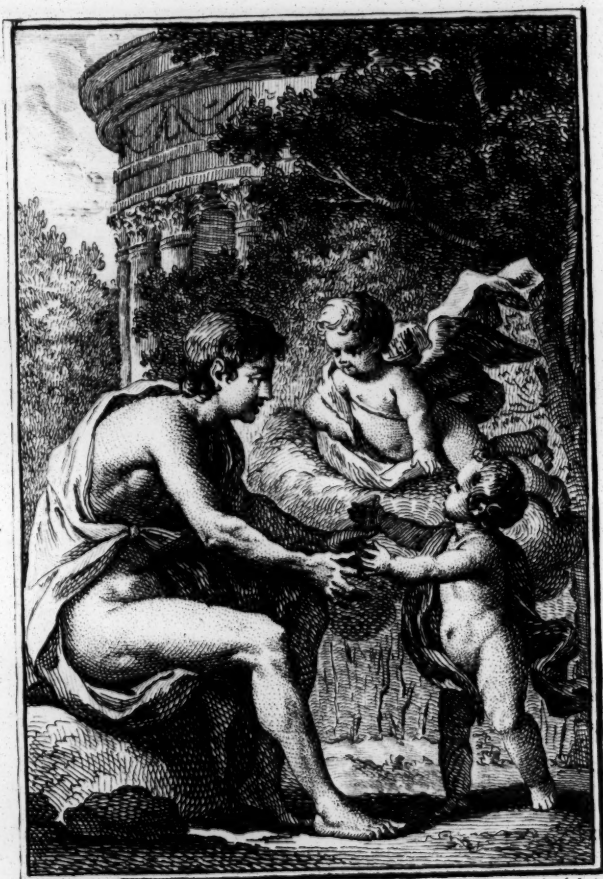
CHANT TROISIÈME.



SUJET DE LA TROISIÈME PLANCHE.

*Le Dieu d'Amour réveille dans un pere les sentimens de la nature , en lui présentant son fils , ce zendre fruit de l'amour , les bras étendus , implore l'appui de l'homme qui lui donna l'être , & le pere attendri le reçoit dans son sein.*





*Cibelin del.*

*Marchand Sculp.*

*CHANT III*

# ÉCONOMIE

DE

## L'AMOUR.

### CHANT TROISIEME.

UN pieux devoir , souvent négligé , reclame  
aussi mes accens.

Si tu dois à ces mêmes plaisirs un rejeton  
secrèt & inattendu , qu'il soit favorablement  
reçu dans tes bras ; c'est l'ordre de la nature ,  
entends sa voix suprême.

Que la mer si féconde en monstres de toute  
espece , l'air battu par des millions d'êtres , &  
les déserts peuplés de quadrupèdes , t'apprennent  
à être pere. Auras-tu moins que l'ours féroce  
des entrailles de pere ?

Enfant débile en ta naissance, tu fus chéri,  
tendrement pressé dans les bras paternels, sans  
cette main propice qui veilla sur toi, te nourrit  
& te soutint, aurois-tu la faculté de te prop-  
ager ? vivrois-tu pour donner le jour à des  
malheureux & les dévouer à la misère ?

Descends dans ton cœur & sois attendri. Ce  
rejeton soigneusement cultivé, peut devenir un  
arbrisseau superbe. Souvent d'un embrassement  
dérobé, d'un transport qui n'est point usé par  
l'habitude, d'un généreux amour, on a vu  
naître la race la plus noble.

Dans ces tems reculés, dont la fable s'est  
emparée, combien de Chefs fameux ont été  
des larcins faits à l'amour. La Grece lui doit  
son Hercule ; Rome puissante, l'aventurier qui  
traça ses murailles ; & de nos jours la France,  
le brave Dunois.

Le fruit de ta vigueur première venu au



hazard , peut un jour dans des tems périlleux  
secourir la Patrie désolée , ou régler son destin  
& les loix dans un Sénat auguste.

Oui , la Patrie reclame tes soins paternels ;  
élève & soutiens d'une main prudente le fruit  
de ses espérances & des tiennes ; garde toi  
d'abandonner ton fils à la nourrice mercenaire  
qui sans bonté , sans pitié , dans son taudis  
enfumé , le livre à la famine & à une mort lente.

En lui donnant le jour tu fis un pacte avec  
ton enfant & la nature : le plaisir en fut le gage  
fortuné ; il te donna la première , la plus tendre  
des qualités , celle de pere : ton cœur se dilata ,  
s'attendrit au moment où cette portion de ton  
être vit la lumière. Si ce feu de la nature s'est  
ralenti , crains de le voir rallumer trop tard , &  
pour ta honte. Remplis donc les devoirs auxquels  
tu t'es soumis. Honore par ta tendresse & tes  
transports le titre le plus auguste.

### 43 ÉCONOMIE DE L'AMOUR.

Grave ces préceptes dans ton cœur ; qu'ils soient un fil salutaire pour te conduire dans le dédale des plaisirs : d'un pied sûr tu fouleras alors les sentiers tortueux de l'amour & de l'insidieuse volupté.

Les chagrins , les foudris dévorans , & les larmes amères du remord ne troubleront point tes jouissances. Les sanglots ne viendront point se mêler aux soupirs qui s'échappent d'un cœur oppressé de plaisir.

*Fin du Chant troisième.*

ÉCONOMIE

DE

L'AMOUR.

CHANT QUATRIÈME.

G

SUJET DE LA QUATRIÈME PLANCHE.

*Un Vieillard prosterné aux pieds d'une jeune  
Fille , lui adresse en vain ses tendres supplications ,  
il est repoussé par l'Amour, & la jeune Beauté sourit  
& tend la main à un Amant plus digne d'elle.*

# ÉCONOMIE

DE

## L'AMOUR.

### CHANT QUATRIÈME.

AMOUR ! ô tout-puissant amour ! source  
inépuisable de plaisir ; premier principe de la  
vie ; harmonie secrète & touchante qui regles  
& conduis ce bas monde ; doux tyran de la  
raison ; ô toi ! dont l'empire irrésistible se fait  
sentir dans le vuide des airs , l'onde & la terre :  
esclaves contens & volontaires , nous recon-  
noissons ton pouvoir délicieux & suprême.

Tes transports ennoblis pour nous , nous  
élevent au-dessus de la brute sensuelle. Tu  
domptes le cœur sauvage , le génie se rallume



à ta céleste flamme. Les sentimens les plus nobles, les élans généreux, humains & tendres n'émanent que de toi. Tout ce qui orne l'esprit, épure l'ame, embellit, adoucit & tempère la fougueuse nature, est un effet de ta douce violence.

Mais n'allez pas prodiguer tous vos loisirs à cet amour, quelque noble, insinuant & généreux qu'il puisse être.

Il est encore d'autres plaisirs qui reclament votre poursuite, vos goûts & votre tems ; ces délices combinées jetteront sur vos heures perdues une aimable & piquante variété. D'un délassement tour à tour goûté, délaissé, repris, vous passerez à l'amour avec un transport plus brûlant.

Que vos plaisirs les moins négligés soient ceux qui embellissent l'esprit d'une morale pure & touchante. — Pénétrez dans le cœur humain,

étudiez-en les replis & les détours , c'est la connoissance la plus utile : que vous importe qu'il y ait eu des usurpateurs , des tyrans & de fameux scélérats , Grandisson me peint l'homme que je voudrois être ; l'histoire a consacré tous les vices & bien peu de vertus : elle peut servir à remplir la mémoire de mille faits inutiles ; mais que peut-elle ajouter à votre bonheur ? Lisez-la , & si vous êtes aimant & sensible vous fermerez le livre ; les annales du monde sont des annales de sang.

Mais voyez cette jeune fille modeste & timide qui craint d'interroger son cœur , se reposant sur sa prudence & la fermeté de ses principes , elle se rit des conseils & de la pénétration d'une amie plus enjouée , moins instruite & plus aimable , & bientôt entraînée sur les pas d'un séducteur , elle est le jouet de ses artifices ; sa prudence est investie , de quoi lui servent ses

maximes ? La ruse l'environne de toute part , & elle tombe victime de sa propre confiance.

Lirez-vous sans émotion l'histoire de sa longue préparation à la mort , terrible exemple de la vertu qui ne se pardonne point , des regrets de son amie qui honorent sa cendre , & de la stupide & morne douleur d'une famille qui montre les bornes où doit s'arrêter l'autorité paternelle. — Voilà vos livres , cœurs sensibles , telles doivent être vos études ; — mais n'oubliez jamais de joindre les graces à l'instruction ; elles prêteront à vos sentimens une face aimable & nouvelle.

La société exige de nous certains devoirs. Celui qui follement néglige de les remplir , épuise un nouveau fonds de plaisirs & d'amusemens.

Le tems viendra où l'amour , cette joie universelle , la fleur la plus belle du printems de notre âge , sera fanée par les ans.

O malheureux ! trop malheureux celui qui faisoit de l'amour son seul plaisir , sa seule étude.

Le tourment s'est emparé de ces heures riantes & prodigues , où il anticipa sur ses forces , & la portion de plaisir que la nature avoit répandue sur une vie entière.

C'est en vain que son imagination lui reste , & qu'il se cherche dans les agréables souvenirs du passé ; la nature ne se prête point à ces vaines illusions , & tout l'abuse & le trahit.

Cessez , vieillards , retirez-vous , abandonnez ces amusemens que l'âge ne vous permet plus , les cheveux blancs sont une digne parure pour la philosophie ; mais la sagesse & la contemplation figurent mal à la suite des amours.

Il en est tems encore , retirez-vous de bonne grace , & ne murmurez point , censeurs impuissans , contre les plaisirs de la bouillante jeunesse.

Vous avez eu votre teins folâtre , vos heures d'amour & de volupté ; les nôtres volent d'une aîle rapide.

Et vous dont le sang généreux bondit en circulant & porte dans vos veines le baume des plaisirs , ménagez cette vigueur ; ménagez-la , si la santé , un noble accroissement , & une race belle & nombreuse vous paroissent un bien desirable.

Les plaisirs veulent de l'économie , & l'on ne fauroit en abuser , sans être puni par la langueur qui leur succède & le cruel affaïssement qui semble anéantir toutes nos facultés.

Quelques - uns se vantent , je le fais , de ranimer leurs desirs & leurs forces mal éteintes par des alimens brûlans & nuisibles : qu'en résulte-t-il ? Plus de maux que les aîles distillantes de l'*auster* n'en ont jamais versés , de cruels ravages , une dissipation trop grande de l'utile



l'utile ambroisie de la nature , & la consommation qui ruine les organes & prive l'ame de ses ressorts.

Vieillards, jeunes gens, abandonnez la nature à ses propres loix. Ne desirez que ce qu'elle peut vous donner ; son appétit bien consulté ne servira qu'à satisfaire de vrais besoins.

Et toi, belle nymphe, il t'importe de savoir que le plaisir & l'amour ont un terme , & doivent subir le sort de toutes les choses terrestres.

Use frugalement du baiser : le plus ravissant est celui que l'on goûte avec le plus de retenue. L'abondance nuit autant que la facilité. De-là vient qu'il n'y a pas de délices attachées aux lèvres venales de Phryné, quoiqu'elle semble belle, quoiqu'elle se dise formée pour l'amour & ses tendres mystères.

Rougeur, modestie, pudeur, trésors de la plus belle partie de la création ! recevez mes

hommages : vous êtes le plus digne ornement de la beauté ; sans vous , on ne moissonne que de froids plaisirs.

Beauté , ne quitte jamais la vertu : la pudeur est ta vertu. C'est elle qui donne des graces au sourire , & le baiser qui fait l'ame se dissoudre , hélas ! trop vite , n'est un transport que lorsque la pudeur habite sur les lèvres qui le donnent.

Vierge céleste , qu'il me soit permis de te nommer avec des lèvres profanes , dans des Chants libres & enjoués ; tu verses sans doute des larmes de douleur sur ces jours vicieux , où les loix suprêmes de la nature sont violées. L'éternelle vertu , que ni les tems ni les lieux ne peuvent altérer , se voit maintenant bannie du temple des Amours. L'Abus dissolu , fils de la Nuit & du Crime , a pris sa place , & tient ses orgies impudiques sur la moitié du globe.

Mortels , restez dans le rang que la nature

DE L'AMOUR. 59

vous a fixé ; que l'amour , fait pour consoler  
le triste genre humain , ne soit point échangé  
contre la dissolution & la débauche infame.  
Redoutez . . . . . suivez la nature.

*Fin du Chant quatrième & dernier.*



L'HERMITE,

OU

AMINTOR

ET THÉODORA.

POÈME EN TROIS CHANTS,

Traduit de l'Anglais,

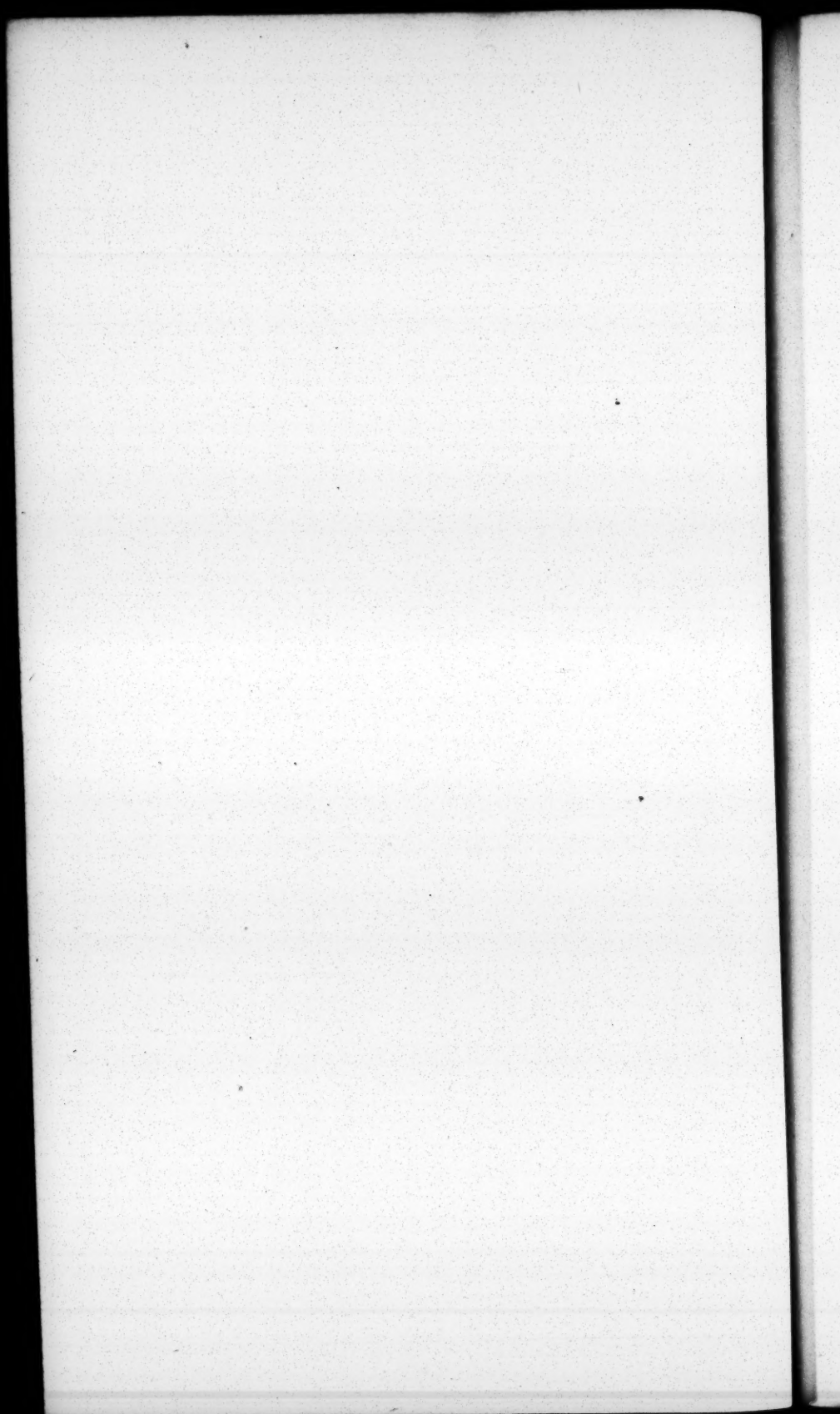
DE MALLET.

---

SECOND POÈME.

---





## N O T E.

LE sujet de ce Poëme avoit d'abord été destiné au Théâtre , & l'Ouvrage exista quelques années sous la forme d'une Tragédie. Le lieu où se passe l'Action offre une Scene tout-à-fait neuve ; si le Poëte s'est engagé dans des descriptions un peu longues , il n'en est pas moins pour cela toujours attachant , parce qu'outre le mérite qu'ont ces détails , d'être revêtus d'une expression fortement poétique ; les objets qu'il peint sortent d'une nature commune. C'est une chose curieuse & tout à la fois admirable , que de voir jusqu'où les habitans de Saint-Kilda ont conservé leur simplicité primitive , & combien chez eux , la première empreinte de la nature s'est peu altérée. Cette famille , il est vrai , n'est pas nombreuse , ce qui a sans doute contribué à lui conserver cette grande pureté de mœurs qui la distingue. On compte à peine quatre-vingt-dix habitans dans l'île. Il

## N O T E.

regne entr'eux l'union la plus intime & l'affection la plus tendre. Ils ne connoissent ni l'or ni l'argent : l'hospitalité leur est en grande recommandation. Ils n'ont qu'un impôt volontaire ; c'est une légère contribution pour le soulagement de ceux d'entr'eux qui sont ou malades ou pauvres. On a remarqué qu'ils étoient nés avec une imagination très-vive ; ils ont des chansons pleines de verve ; & leur idiome est favorable à la poésie. L'histoire de ce petit Peuple avec la description des lieux , est conservée dans un Ouvrage qui porte le titre de *Voyage de Saint-Kilda*. L'Auteur étoit allé dans l'île & avoit vécu avec ses habitans. On en prépare une traduction. Des mœurs si simples & par cela même si étranges pour nous, ont au moins encore le droit de nous intéresser. Une Nation si ancienne , & qui pourtant est restée si neuve , mérite d'être connue.

# L'HERMITE.

## CHANT PREMIER.

AU sein immense de ces plaines humides,  
où la vaste mer Atlantique roule ses ondes  
écumantes , pressées entre deux mondes : près  
des rivages de Labrador s'élève le Khilda , der-  
nière des îles Hébrides ; quoique glacée sous  
l'influence des cieux Arctiques , terre trois fois  
heureuse , puisqu'elle est affranchie de ces arts  
qui polissent & dépravent les climats plus doux.  
Là jamais la guerre ne fit flotter son étendart ;  
jamais sa dévastreuse épée ne fut rougie dans  
le sang des hommes. Le luxe , dont les autres  
Nations se ravissent à prix d'or la funeste coupe ,  
n'y vend point ses poisons agréables & meur-  
triers. L'antique bonne-foi rapproche & réunit,  
par des nœuds de concorde & d'amour , une

simple république de cœurs purs & sans fraude. L'ignorance du mal est le génie tutélaire de l'île. Aussi l'homme y jouit de toute la félicité concédée à l'homme ; son ame n'y sèche point brûlée du feu des passions ; la rose fraîche de la santé brille sur chaque front ; dans chaque nerf endurci par la tempérance , joue le libre & flexible ressort de la vigueur. Sous les bras robustes des Habitans on voit écumer l'onde rebelle , & leurs pieds hardis vont chercher aux cîmes les plus escarpées la nourriture ou le plaisir. Mais quand la nuit ramene le tems du repos , un sommeil aussi profond que délectable rafraîchit & fortifie leurs membres fatigués ; & ce qui est d'un autre prix , l'aimable indépendance habite sans cesse avec eux ; elle les fuit au fond des cavernes , & c'est elle qui les soutient au penchant des montagnes.

Fille du Ciel & de la Nature , viens m'inspirer ; ô Muse de la liberté ! accours des sombres forêts



forêts du Nord ; descends des Alpes printanières, ou bien fors du creux de ces vallées, où la Contemplation écoute tes leçons assise au bord du ruisseau qui fuit d'un pied liquide à travers le bocage ; suspends ton vol sur ces eaux sauvages, & donne à ma lyre le son doux & harmonieux du Zéphir de la colline ; monte-la au ton libre d'une cadence fière, la seule qui convienne à mon sujet tragique.

Ici Aurélius, le bon Aurélius, — dans le monde entier la douleur ne pouvoit trouver une retraite plus sauvage ; — Aurélius chassé des riantes vallées, témoins de sa félicité, maintenant oublié, inconnu, traîne les restes d'une vie pleine d'amertume ; mêle ses sanglots au bruit des vents & des vagues ; nomme & pleure sans fin une épouse donnée & acceptée par l'amour ; une fille délaissée à la première fleur de son âge, à la merci d'un tyran, ennemi d'autant

plus implacable qu'il est affermi dans sa haine par une rage politique & un zèle aveugle. Telle est la vie d'Aurélius, si fatiguer sans cesse les airs de ses plaintes, peut s'appeler vivre. Combien de fois à minuit le malheureux, nud, sans abri, étendu sur le rivage, exhala son âme d'époux & de père sous la neige, la grêle & l'ouragan des hivers !

Telles ont été ses heures jusqu'à ce que le tems, seul capable de chasser du cerveau le phantôme qui le hante & le noircit, essuya ses larmes, & versa sur la fièvre de son âme son baume assoupissant. Le calme méditatif revint d'abord, mais semblable à celui de la mer frémissante encore après l'orage ; la raison par degrés rétablissant son empire, remonta sur son trône ; tout son cœur tressaille du sentiment d'un Dieu, & le sens de l'adoration fut ému. Alors son front chargé d'ennui se baissa & s'humilie devant l'Arbitre des événemens.

Dès-lors la rage de la douleur & le desir de la vengeance s'appaisèrent. En présence de la vertu tous les prestiges s'évanouissent. Il s'élance déjà par la pensée au-delà des bornes du tems, il franchit les murailles posées entre Dieu & lui ; son œil étincelant perce jusqu'au monde de lumière & d'amour, où un matin éternel sourit à l'Orient, & un printems sans fin empourpre l'année immortelle. Il anticipe sur la félicité de ces rivages sacrés, & l'on diroit qu'il en mene déjà la vie tranquille. S'il échappe encore de son sein un soupir, c'est pour une épouse, c'est pour une fille, gémissantes toutes deux de son infortune ; c'est pour un ennemi qui, sourd à la pitié, l'implorera peut-être en vain du Ciel pour lui-même.

Le soleil entroit alors sans les brillans Gemeaux ; il avoit étendu vers les climats du Midi sa riche draperie de rose ; son plus beau mois

marchoit revêtu de sa robe étincelante ; elle brilloit de la couleur qui verdit la feuille ; elle étoit rehaussée de l'or & de la pourpre qui tapissent les fleurs. Le doux Zéphir & l'Aurore , ses deux suivans , souffloient dans les bois & à travers les campagnes des bouffées de parfum , & rafraîchissoient l'air de leur haleine embaumée. L'autre d'Aurélius , cette froide région , n'est point insensible à leurs douces influences ; la chaleur pénètre & amollit son sein , & du creux des rochers , du sein de la vallée & des côteaux retentissans , se font entendre mille cris de joie qui célèbrent l'approche d'un empire plus doux. Le chant des oiseaux , l'odeur des plantes aromates , l'aspect plus riant des objets imprime à tous les êtres animés un trouble intéressant. Chaque brise est une bouffée d'ambroisie.

Mais c'est au sommet des roches habitées que la saison exerce avec plus de puissance sa force

printannière. Là des colonies innombrables d'oiseaux de passage se rendent, avertis par la nature, & reviennent chaque année reconnoître leur antique domaine & confier leurs pénates aux déserts aériens de cette solitude. A travers le vaste Océan, sous un ciel uni, ces hardis voyageurs, sans phare & sans boussole, planent & fondent d'une aîle certaine sur le rivage accoutumé ; ils y viennent fonder un royaume de quelques semaines. Sans crainte & dans de sûrs abris, ces colons passagers, chaque tribu à part, remplissent une tâche d'amour & de foi conjugale ; & pieusement pressés, travaillent à couvrir l'œuf fécond ou à nourrir la nouvelle famille.

Sorti dès la pointe du jour & suivant des pensées douces & cruelles, Aurélius d'un pas solitaire erroit sur la baie. Distract de ses rêveries, il porte ses regards en l'air & découvre cette



scène d'enchantement ; ensuite il abaisse ses yeux , & les projetant de niveau sur la mouvante solitude des ondes étendues d'un pôle à l'autre , à la vue de cet espace sans bornes , à la fois majestueux & terrible , il est saisi de respect ; il reste dans une extase sacrée devant le bras qui creusa ce bassin immense & y versa la sphère humide. Cependant voilà l'heure du crépuscule : le soleil tout brillant d'or , descendoit sous la voûte azurée , il semble suspendu entre deux firmamens. Sa face rayonnante est réfléchie vers les cieux par le vaste & bleuâtre miroir des eaux. Les champs de l'air sont brillans de splendeur ; des nuages mêlés d'argent , de pourpre & d'azur forment autour de son trône un magnifique paysage aérien. Aurélius sur la pointe la plus avancée de l'île se pénétroit de cette sublime scène , & avec un plaisir mêlé d'une crainte religieuse il erroit , réfléchissoit , & dans un

auguste silence il regardoit au-dessous de ses pieds la vague apaisée.

Mais hélas ! un bruit sourd & plaintif perce , s'étend , s'élève , & roulant de rochers en rochers du sommet jusqu'au fond des cavernes va retentissant. La Pie de mer interrompt son concert. Le Fulmar jette un cri & vole vers le couchant du rivage. La Nuit revient avant son heure envahir tous les objets ; une ondulation frémissante couvre la face du triste Océan ; la Nue , dans une obscurité profonde , se déploie & s'avance couvrant l'orage. Le Sud courroucé lâche ses torrens de pluie , que de larges flammes parcourent & crevent : & Aurélius sous l'abri d'un rocher , muet d'épouvante , suivoit de l'œil ces vastes balancemens des eaux , ces secousses profondes.

Commotion sans bornes ! au point de l'horizon , où la vague mêle son écume au feu du ciel , soudain jaillit un vaisseau , il s'élève &

retombe du fein des nuages ; cependant il est encore éloigné & perdu dans un lointain sombre ; mais élané devant le feu des éclairs , toute sa forme , ses voiles gonflées & son mât qui résiste sont visibles.

Aurélius d'un œil expérimenté veille sur sa course , il conjure le Ciel de sauver du moins les hommes. Mais hélas ! ô têtes dévouées ! la Mort s'est assise sur la vague où elle attend sa proie. Le Génie des orages s'est élané des flancs voraces de sa caverne ; au-dessus des vagues qui rugissent , il lève sa tête énorme , & d'un regard sinistre il commande à la tempête de redoubler : alors de ses ailes chargées de vents & de pluie , il creuse les eaux & les bouleverse en tous les sens. Le vaisseau assailli de toute part tournoie sur lui-même & ne connoît plus de route ; le gouvernail se brise , ses voiles déchirées volent au gré des vents , les mâts crient & se rompent.

Moment

Moment d'épouvante ! le navire dépouillé ,  
 monte élançé sur la vague , & se précipite ren-  
 traîné dans un gouffre. O ciel ! « fauve-les ». —  
 Mais il n'est plus tems ; navire , matelots tous  
 ensevelis , engouffrés . . . . . ils ne se releveront  
 plus. Aurélius frémit ; malgré lui des larmes  
 mouillèrent ses joues ; il détourne les yeux de  
 cette scène. Le cœur gros de soupirs : que la  
 volonté du Ciel soit faite , dit-il , & non la  
 mienne ; mais la mort demande au moins une  
 larme : au reste patience & soumission.

Non loin de la baie est une caverne , dont la  
 voûte , soutenue par son propre poids , présente  
 l'entrée d'un ancien temple. Aurélius passoit à  
 travers , lorsque des échos tristes & glapissans  
 sortis de la voûte frappent son oreille ; il s'a-  
 vance , & aperçoit les habitans de l'île rassemblés  
 en troupe , qui se courboient avec une avidité  
 mêlée de surprise & de pitié sur un malheureux.

Il étoit étendu sans mouvement, ses yeux éteints & la pâleur sur les joues ; sur chaque trait de son visage la mort étoit empreinte ; ses cheveux dégouttoient de l'eau salée ; de son poing il ferroit une rame à moitié brisée avec laquelle il avoit lutté contre les flots & combattu pour sa vie. Il étoit encore à la fleur de ses ans , & son corps dessiné d'une main hardie par la nature, n'offroit que des proportions nobles, des formes que la grâce avoit polies.

Aurélius favoit que la vie retirée dans son dernier asyle, y reste quelquefois invisible & muette sans être tout-à-fait éteinte ; il ordonne que le malheureux soit transporté dans sa propre cabane ; & pendant que les généreux Sauvages réchauffent ses membres glacés & parfument l'air d'odeurs aromatiques, il verse sur ses lèvres des gouttes extraites des plantes. Lentement & par degrés l'inconnu tressaillant, sort de son



extase de mort. Un mouvement à peine senti relève son poulx & fait refluer sur ses joues l'apparence de la vie. Ses yeux épais & féroces errent & cherchent avec inquiétude autour de lui ; mais les détournant soudain du ciel & de la troupe qui l'assiste , il les referme comme un homme dégoûté de la vie qu'il abhorre. Cependant il sort de sa poitrine oppressée un sanglot sourd , & bientôt dans un délire brûlant & rapide , il s'écrie : — « Bas , bas les voiles. — » Miséricorde ! Ciel ! — Pitié ! — Tout l'Océan » s'unit contre nous à la tempête. — Moitié de » mon ame ne nous séparons point. — Secours, » secours. — Oh ! ho ! la vague. — Vois là-bas » cette vague qui crève entre nous : — elle me » l'emporte. — Rage ! douleur ! Un soleil pour » éclairer cet abîme. — Elle est partie , — perdue , à jamais perdue ! » —

Tous les assistans pâlissoient & frémissaient

d'étonnement & de compassion ; Aurélius les congédia avec des paroles de paix. Une scène muette & lugubre suivit ce morne silence.

L'œil attaché sur le visage de l'étranger, Aurélius , avec inquiétude , épioit tous ses mouvemens ; il veilloit à recueillir chaque mot , chaque souffle , toujours prêt à donner des paroles consolantes , mais retenu par la crainte de troubler le silence consacré à la suprême douleur. Cependant il se décida.

— O toi ! échappé par miracle à la mer vorace , si ta raison revenue avec la vie peut discerner la main qui à travers les vagues te porta sur ce rivage , adore avec une crainte reconnoissante cette main divine. Enveloppé dans un abîme sans fond , tu grossissois déjà le domaine de la Mort : une voix toute puissante a commandé à la destruction de t'épargner , & à l'abîme de rendre sa proie. —

Mais il ne m'entend pas, une angoisse secrète pèse sur tout son cœur & en fait jaillir des larmes cruelles. —

Affligé comme tu es, ouvre-moi ton ame, délivre ta pensée ; plus malheureux que toi, j'ai acquis le triste privilège de t'entendre ; traîné durement dans les voies de la douleur, je ne suis point étranger à la peine de l'infortuné ; j'ai des larmes pour ses larmes, des gémissemens pour ses gémissemens ; ouvre donc un passage à la douleur qui travaille ton ame, & accepte ma pitié. —

— Qu'ai-je entendu ? s'écria l'inconnu ; sur ce rivage inabordé, par-tout investi d'une mer sans port, sur cette dernière borne de la nature, contre toute espérance, trouver un consolateur, un ami : surprise étrange ! Ma douleur charmée cède à mon étonnement. —

— Bon inconnu, si pour jamais dévoué au

désespoir tu portes un cœur blessé qui ne peut ni ne veut guérir, je suis ton digne compagnon. —

— Dis-moi, fils de ce monde désert ; mais plus habile à fonder la plaie de l'ame qu'on ne l'est dans nos climats plus doux, ô ! dis-moi, dans ta verte jeunesse ton sein ne fut-il jamais pénétré d'un rayon tout-puissant, lancé des yeux de la beauté toute divine ? Lorsque tu reçus la première impression, as-tu senti sa douce influence, te parcourant & se versant de veines en veines, battre fortement à l'endroit de ton cœur ? & ta passion toujours croissant, le Ciel accorda-t-il à ton ardent desir le bonheur des Anges, l'amour payé d'amour, l'effusion & les épanchemens de deux cœurs tout pleins de leur tendresse ? Si tel fut le sort qui te distingua, alors en concevant mes délices, imagine mon désespoir : car amour, plaisir, bonheur, tout cela gît ici avec ma bien-aimée ; ma bien-aimée là

perdue , entraînée , ensevelie dans les flots. O Ciel cruel , qui dévouas sa tête innocente à la fureur des vents ! toi seul peux dire ce que j'ai perdu. O fille infortunée ! ô Amintor mille fois plus malheureux encore ! — A ces mots son cœur oppressé & sa voix s'étouffant dans les sanglots & les larmes , le reste ne fut plus qu'un désespoir sourd , qu'une muette agonie.

Aurélius profondément touché d'une scène aussi douloureuse , tourne sur le malheureux un regard où se peint l'intérêt le plus tendre , & avec des paroles faites pour adoucir & non pour combattre l'amour sans espoir , Amintor , repliqua-t-il , par ce Ciel qui voit tes larmes , crois-moi , si je pouvois guérir tes souffrances au-lieu de les partager , je voudrois aux dépens du mien soulager ton cœur. Une douleur pareille , hélas ! qu'elle est juste ! qu'il faut de tems avant qu'elle soit épuisée , lorsque la raison & la



désespoir tu portes un cœur blessé qui ne peut ni ne veut guérir, je suis ton digne compagnon. —

— Dis-moi, fils de ce monde désert; mais plus habile à fonder la plaie de l'âme qu'on ne l'est dans nos climats plus doux, ô! dis-moi, dans ta verte jeunesse ton sein ne fut-il jamais pénétré d'un rayon tout-puissant, lancé des yeux de la beauté toute divine? Lorsque tu reçus la première impression, as-tu senti sa douce influence, te parcourant & se versant de veines en veines, battre fortement à l'endroit de ton cœur? & ta passion toujours croissant, le Ciel accorda-t-il à ton ardent desir le bonheur des Anges, l'amour payé d'amour, l'effusion & les épanchemens de deux cœurs tout pleins de leur tendresse? Si tel fut le sort qui te distingua, alors en concevant mes délices, imagine mon désespoir: car amour, plaisir, bonheur, tout cela gît ici avec ma bien-aimée; ma bien-aimée là

perdue , entraînée , ensevelie dans les flots. O Ciel cruel , qui dévouas sa tête innocente à la fureur des vents ! toi seul peux dire ce que j'ai perdu. O fille infortunée ! ô Amintor mille fois plus malheureux encore ! — A ces mots son cœur oppressé & sa voix s'étouffant dans les sanglots & les larmes , le reste ne fut plus qu'un désespoir sourd , qu'une muette agonie.

Aurélius profondément touché d'une scène aussi douloureuse , tourne sur le malheureux un regard où se peint l'intérêt le plus tendre , & avec des paroles faites pour adoucir & non pour combattre l'amour sans espoir , Amintor , repiqua-t-il , par ce Ciel qui voit tes larmes , crois-moi , si je pouvois guérir tes souffrances au-lieu de les partager , je voudrois aux dépens du mien soulager ton cœur. Une douleur pareille , hélas ! qu'elle est juste ! qu'il faut de tems avant qu'elle soit épuisée , lorsque la raison & la

tendresse pleurent avec nous aux deux bouts de la tombe. Il n'a jamais aimé celui qui se console. Si tu avois pu soutenir une perte semblable, sans ressentir ces pieuses angoisses, l'humanité n'eût jamais eu d'asyle dans ton cœur ; une pensée noble & généreuse n'y fût jamais descendue : elles habitent avec l'amour & la tendre pitié ; les larmes ne déshonorent point le visage de l'homme, elles purifient son ame & adoucissent l'amertume du cœur.

Comme deux amis francs & unis, nous pleurerons ensemble celle que tu regrettes avec une douleur si sincère & si naïve. Toujours sa grace, sa beauté, son ame aimante, le soir, le matin, à toutes les heures, servira de sujet à nos discours. Alors tu recevras en retour une confidence de moi, mais si terrible. . . . . Amintor, ton cœur navré sous le poids de sa propre douleur, frémissa au récit des maux-dont le mien a saigné.

Mais

OU AMINTOR, &c. 85

Mais la nuit épand ses ténèbres autour de nous, terminons ici nos entretiens ; & toi, pauvre affligé, essaie de calmer avec le baume d'un sommeil bienfaisant tes membres lassés & ton ame douloureuse. Que les Anges du Ciel, ceux-là qui servent de guide à l'homme sans appui, l'environnent & répandent un doux calme sur tes passions ; qu'ils retiennent tes sens sous le charme d'une vision brillante ; & dans l'enchantement d'un songe céleste, qu'ils murmurent à ton oreille des paroles de consolation & de paix.

*Fin du Chant premier*

M

## CHANT SECOND.

**M**INUIT alors survint : autour de l'île hurloient les vents agités ; les vagues gémissaient & apportaient à l'ame d'Amintor , à travers les ténèbres , des impressions rapides de terreur. Il frémit à chaque coup de vent ; au bruit de chaque vague il se croit submergé : sa mémoire travaille encore au milieu de l'orage. Il se la voit encore arracher celle qu'il aima plus que la vie ! Alors ses larmes s'échappent en torrens sur le sort de cette malheureuse fille , jusqu'à ce que son ame épuisée s'abîma dans un sommeil difficile , & que cette succession rapide de scènes ténébreuses s'en fût par degrés entièrement effacée. Mais la trêve qui se fit entre son cœur & sa peine ne fut pas de longue durée ; car



lorsque la raison s'assoupit, souvent l'imagination s'éveille.

De son enceinte fantastique elle appelle des formes sauvages, des visions effrayantes, & des chimères de bonheur & de crainte qui se jouent des heures du sommeil. — Les eaux s'enflent avec un grand tumulte : Amintor essoufflé, s'arrache de la masse accablante des mers : puis tout-à-coup élançé sur le dos des vagues, il se promène de nuages en nuages. Soudain la face ténébreuse du globe se transforme en un continent inconnu, sans enceinte & sans bornes, où le silence, environné de solitude, se nourrit dans le vuide & l'absence de tout mouvement ; tantôt à travers d'arides bruyères Amintor traîne ses pas avec fatigue & hors d'haleine ; il marche vers le bruit du torrent qui se précipite & rugit à travers le désert : & suspendu sur l'abîme où ses eaux s'engouffrent, il tombe la tête en

avant & va roulant de cavernes en cavernes à plus de cent brasses sous terre.

Cependant environnée de tous ses charmes & dans le noir abîme changé en un temple par la seule force de sa présence , avec le sourire innocent d'une ame ingénue apparoît Théodora. Alors jaillissent de terre des myrtes qui se courbent en berceaux au-dessus de sa tête. Les rossignols rasant la terre d'un vol léger & ralenti , parcourent le gazon émaillé de fleurs , chantent autour d'elle les douceurs de l'hymen , & dans leurs baisers répétés font un échange de leurs ames amoureuses. Trois fois les bras d'Amintor se réunirent autour de son amante ; trois fois elle se dérobe à son empressement : & soudain se confondant avec les ténèbres , elle s'évanouit en l'air. O reviens , reviens ! s'écria-t-il à haute voix. Le sommeil & son cortège brillant d'illusions s'effacèrent.

Amintor soupira, il promena ses yeux autour de lui ; son ame frappée de la vision en étoit encore émue, il étoit encore au milieu des berceaux de fleurs & de leurs doux ombrages ; à son oreille raisonnoit la voix de Théodora. Heureux mensonge ! Mais un entier réveil achevant de ramener sa raison, il se livra bientôt à l'horreur réelle de sa destinée : il sent de nouveau saigner la plaie vive & fraîche de son cœur, & tout le sentiment de son malheur se rempara de lui.

Dans un accès frénétique de douleur, il s'élança de sa couche, & d'une marche égarée, tel qu'un spectre échappé de la tombe, il se précipite vers la vallée & parcourt le rivage ; puis s'élançant à travers les rochers qu'il escalade, parvenu sur leur sommet, il mesure d'un œil égaré leur hauteur, & dans une attitude effrayante déjà il se précipitoit, il n'écoutoit plus ni la voix de la raison, ni la menace du Ciel ; mais du

torrent rapide de ses pensées naît un tendre espoir. Le frêle esquif auquel il a confié son amante , ainsi que lui s'est peut-être échappé : d'un œil brûlant il parcourt & la mer & le rivage ; mais aucune trace de naufrage ne se découvre , aucun débris où il puisse du moins aller déposer sa dernière larme.

Cependant les Heures vigilantes ouvroient les portes de l'Orient , en souriant à l'univers. L'Aurore s'avance , & de ses rayons pourprés éclaire la face de la terre & des ondes : tout le vaste horizon , dévoilé aux yeux d'Amintor , étale à ses regards mille scènes imposantes & sauvages ; de sa cime escarpée il découvre , dans une perspective fugitive , une partie des vastes domaines du Nord , d'espace en espace , du milieu des abîmes ondoyans sortent les îles nombreuses , tributaires d'Albion , & au-delà paroissent , comme des nuages flottans sur l'inclinaison du

firmement, les dunes qui s'élèvent en côteaux. Mille payfages divers s'offrent à la vue, plusieurs stériles & dépouillés ; des rocs en pile sur des rocs s'élevant jusqu'au ciel dans des formes gigantesques ; ici le pin majestueux, là le frêne retentissant, plus loin le chêne robuste ; & toutes ces scènes pittoresques recevoient un intérêt nouveau des premiers rayons du soleil, qui perçant alors du côté de l'Orient à travers les montagnes, nuançoit d'une couleur d'or le verd des feuilles printannières.

Aurélius, après un sommeil tranquille, recouvre par degrés le sentiment d'une existence agréable ; il sort pour saluer son convive malheureux, & lui rendre tous les devoirs de l'hospitalité ; mais avant il s'acquie d'une obligation encore plus sacrée. Le Sage adresse son hymne matinale à l'Être, source de toute humanité, & qui donna son cœur du sentiment de la



bienfaisance. Ensuite d'un pas flexible & ferme il gravit le penchant du coteau , gaiement il en atteint la cime. La frugalité de la veille , la fraîcheur du matin , un exercice mâle pris dans l'air salubre des montagnes , sur-tout une conscience intacte & sans reproches , épurent dans son cerveau les sources de la pensée. Il aperçoit Amintor.

Là perdu dans ses rêveries , le malheureux étoit couché ; la tête abattue , il ne voit rien , il n'entend rien. Aurélius , ému d'une compassion que le théâtre où se passoit cette scène muette de douleur rendoit encore plus vive : O spectacle ! dit-il , auquel l'orgueil & la richesse , au sein même de leurs folles joies , ne pourroient refuser une larme du cœur. Celui qui , couronné par l'Amour & la Fortune , possédoit hier tout ce que l'imagination dans ses rêves peut se forger de plus brillant , maintenant mort à tout ce qui adoucit

adoucît & console la vie , voyez comme il est ici jetté sous un ciel inconnu , & couché sur la terre humide. Que l'homme puissant ou gai sache qu'il peut demain éprouver ce que le malheureux souffre aujourd'hui. O homme abandonné ! ton cœur me paroît à découvert ; cette scène mélancolique convenoit à sa tristesse : attiré par tout ce qui peut servir d'aliment à sa peine , il vient ici se pénétrer de son malheur.

Écoute , s'écria tout-à-coup le frénétique en pleurs, si ma peine pouvoit s'exalter jusqu'à la démence ; si une folie secourable pouvoit ôter de dessus mon cœur l'aiguillon de la pensée , je pourrois encore bénir mon destin : mais . . . . c'en est fait, le soleil se leve en vain, il ne luit plus pour moi ; que les années se déplacent & s'envahissent , il n'y a autour de moi qu'horreur & désespoir ; mais celui qui se plaint oublie qu'il peut mourir. — O fille

sanctifiée ! car tu l'es dans le ciel : de cette demeure , où tu reposes par-delà les cieux inconstans , si les noms autrefois sacrés pour toi , ces noms qui t'étoient si chers , d'amant & d'ami , peuvent intéresser ta pitié , lance sur moi un rayon qui me guide vers l'autre où est jettée ta dépouille mortelle , que je... — O douleur ! Destin impitoyable & sans remords ! — Est-ce pour un devoir aussi cruel que ton amant fut sauvé des flots ? — Mais que du moins je puisse recueillir sous l'enceinte d'une voûte sacrée ses restes chéris , les y déposer avec les cérémonies consacrées aux Vierges , & que là pleurant sans relâche sur son urne insensible , j'y attende l'heure qui doit rendre la paix à mon cœur , & réunir nos cendres.

Hélas ! repliqua , avec le regard & la voix de la pitié , le bon Aurélius , telles & aussi cruelles furent autrefois mes pensées. Tout ce qui porte

la désolation dans le cœur & le déchire , a désolé , a déchiré mon sein. Écoute donc , bon jeune-homme , écoute bien mon histoire , & apprends , de celui qui s'est vu porté au comble du malheur , à souffrir ta destinée.

Vois dans moi un homme pour lequel le matin de la vie fut calme & serein , & dont le midi , plus beau sans doute , puisqu'il fut plus utile , s'écoula avec honneur , dans des desseins vertueux & des actions honnêtes. Mon nom fut illustré par l'estime publique ; mais j'étois heureux sur-tout , & heureux avec excès , dans le cœur ; je l'étois de ce bonheur formé de l'union de deux ames bien assorties , du consentement de deux volontés bien enchaînées ; & qu'on ne trouve qu'en présence de ses Dieux domestiques. . . . De ce degré de félicité , Amintor ; je fus jetté dans la foule des proscrits , & compté , sur le déclin de mon âge , au nombre

des traîtres à la Patrie. — Ce souvenir me fait encore monter au visage le rouge de la honte. — Comme si j'eusse porté une tête coupable, j'ai senti la main de la vengeance publique s'étendre sur moi ; & mon malheur , ô Justice suprême ! venoit d'un pouvoir qui te réclamoit en faisant des injustices , & se croyoit armé d'un droit divin , en violant toutes les loix que Dieu lui-même s'impose & observe.

Mes possessions furent englouties ; moi-même , comme un être contagieux qu'ont proscrit la nature & la société , je fus , sans qu'on daignât m'entendre , condamné à une mort honteuse ; on proclama le prix qu'on mettoit à ma tête ; on lâcha sur mes traces une meute de chasseurs d'hommes. La vengeance de parti , plus terrible entre les mains de mon ennemi ; un scélérat connu pour ses crimes atroces , qui , par un zèle hypocrite , tout souillé de



sang.... Juste ciel ! n'écoute pas mes vœux ;  
 ton tonnerre déjà suspendu.... Jamais lion  
 affamé, cherchant sa proie , ne porta un cœur  
 plus sanguinaire. Il assemble ses Mécéans fami-  
 liers , troupe homicide qui au nom de la religion  
 se couvre de sang. Cette horde de scélérats  
 tombe sur mes terres & les ravage. Cet asyle  
 écarté , ce réduit frais & solitaire qu'avoient  
 long-tems habité l'amour & la vertu dans une  
 heureuse concorde, n'échappa point à leur furie ;  
 il est livré à la fureur des flammes. Du haut des  
 côteaux jusqu'au fond des vallées le feu & la  
 rapine marquent les traces de leur marche dé-  
 vorante. Ainsi du haut d'un nuage d'un aspect  
 sinistre descend une armée de sauterelles, tombe ,  
 & ravage les fleurs & les fruits de la saison  
 naissante. Ainsi la destruction & la famine au  
 visage pâle , errent par les campagnes & fixent  
 d'un œil hagard ses habitans consternés.

Mais ce ne fut pas là qu'il borna sa rage ; il enlève ma fille , ma femme , & le cruel les traîna , il les traîna..... ô ciel ! ai-je pu survivre ? .... à l'heure consacrée au repos... & en vain fut-il assiégé par les larmes , les prières , & les malédictions de ceux qui furent témoins de sa lâche fureur , il les força , sans pitié , d'abandonner leurs couches au milieu de la nuit ; il essaya sur leur timidité tout ce que peuvent les menaces & les tortures ; le monstre vouloit rendre complices de sa barbarie ma fille , ma femme ; & qu'elles lui indiquassent le lieu de ma retraite. Il les a encore sous sa puissance , & elles habitent sous le même toit que lui. Ma tendre Emilia , la plus vertueuse de toutes les femmes , & le fruit unique de notre amour , ma charmante Théodora..... Mon cœur ici se déchire. O ! loin , loin d'ici un souvenir aussi cruel ; un délire involontaire me gagne malgré

moi , & je risquerois une seconde fois de perdre mes célestes espérances : chassons , ah ! chassons de nous ces pensées.

Muse plaintive , avec ton énergie touchante & le pouvoir que tu as d'ébranler , d'attendrir l'ame par des paroles & des sons qui portent la douleur & l'agonie au fond des cœurs , oh ! pourras-tu jamais exprimer ce qui se passa dans l'ame d'Amintor ? — O ciel ! qu'ai-je entendu ? Es-tu ? — Aurélius ; ciel ! l'es-tu ? — Hélas ! tu n'es plus père : sur ce rivage ta Théodora.... A ces mots Aurélius tombe , frappé dans tous ses sens d'un froid mortel ; sa vie bat avec force vers son cœur , comme si elle étoit prête à s'envoler de son sein. Comme un voyageur qui atteint de la foudre demeure immobile sur la route ; son œil morne dans sa terreur & ses membres roidis ressemblent au marbre : ainsi reste le malheureux père , cruellement blessé au

fond du cœur , à ces mots à moitié prononcés , mais d'un sens trop clair. Aucun soupir ne peut percer , aucune larme ne put s'ouvrir un passage ; toutes ses facultés demeurèrent comme enchaînées dans une lethargie de mort : de part & d'autre , silence terrible. — Enfin , comme au sortir d'une vision qui eût frappé sa tête de frénésie , Amintor , furieux , s'avance , & tirant de dessous sa robe un poignard : — Sur moi , s'écria-t-il , c'est sur moi que tu dois venger tes injures. Ainsi graces au ciel mes tourmens finissent ; & dans son délire il étoit prêt à plonger la pointe dans son sein ; mais Aurélius , du milieu des secousses de la douleur , refaisant son ame pleine de force , arrêta soudain le bras déjà levé , & alors cherchant avidement à se rappeler les traits d'Amintor ; qui que tu sois , lui dit-il , n'ajoute point à tes crimes , si tu t'en es rendu coupable , le crime impardonnable

impardonnable du suicide : oserois-tu , sans avoir reçu l'ordre de ton rappel , affronter la présence de celui qui te plaça ici pour dépendre de son moindre signe ? Oserois-tu t'élancer au devant de lui les mains teintes de ton propre sang ? Rappelle ta raison , & de grace poursuis : mon ame encore tremblante de ton élan frénétique , se rappelle tes paroles & en frémit : je redoute de t'entendre , & je brûle d'en savoir davantage. Mais que veux-je savoir encore ? Le destin de ma Théodora ne m'est-il pas connu ? Juste ciel ! de quoi donc me punis-tu ? Mais si tout-à-l'heure je blâmois l'excès de son désespoir , dois-je moi-même me livrer à une douleur insensée ? Le ciel m'avoit donné une fille , il me l'a reprise ; également juste dans sa rigueur & ses bienfaits , adorons ses décrets.

Amintor , dompté par l'ascendant de la vertu , revenu par degrés à lui-même , & confus de



sa frénésie , tombe aux genoux de l'Hermite , saisit la main de l'homme bienfaisant & la porte avec ardeur à ses lèvres ; son œil , où la crainte & le respect étoient visibles , exprimoit mille choses que la parole ne peut rendre. Mais enfin à travers les flots tumultueux de son ame ces paroles cruelles s'échappèrent.

O qu'as-tu fait ? pourquoi sauvois-tu un malheureux qui va t'être en horreur si-tôt qu'il te sera connu. Homme déçu ! ton nom , ta fille , ta patrie , tout t'a fait mon ennemi & doit t'armer contre moi. Je suis..... juste ciel , pardonne moi ! je suis..... Je le fuyois , quoique la nature m'impose du respect pour lui... — par les liens du sang , fils de Roland , par des liens plus chéris , étranger à Roland comme à ses crimes ; car des crimes comme les siens....

Fils de Roland , ô ciel ! le fils de mon ennemi ici , en mon pouvoir ; d'un seul coup de

poignard , malgré l'intervalle qui nous sépare , aller jusqu'au cœur du père ! Quelle vengeance ? mais sur qui ? Dans une agitation terrible il parloit , & tenoit le poignard suspendu sur la gorge du jeune homme prosterné ; mais comme Amin-  
tor , dans une attitude suppliante , sembloit accueillir le coup secourable , soudain arrivent en troupe les Sauvages de l'île : à leur tête est le sage Montano , vieillard respectable , pour lequel l'avenir n'a point de secrets. Aurélius le tire à l'écart ; cet homme que tu vois , lui dit-il , doit m'être en exécution ; mais par pitié prends soin de sa vie , défends-le de sa propre fureur ; elle en veut à ses jours. Je le recommande à tes soins vigilans. Il part ensuite comme un trait , & sans attendre de réponse il porte ses pas vers la vallée & regagne sa cabane tranquille.

*Fin du Chant second.*

*CHANT TROISIÈME.*

A l'endroit du Kilda où les collines méridionales élèvent leur triple sommet jusques dans les cieux , le soleil monté à son plus haut point d'élévation , verçoit en torrens éblouissans ses rayons de feu sur les eaux. On voyoit s'avancer lentement dans la vallée , & en meuglant , ces paisibles animaux , sur lesquels nous levons un tribut de lait. Ils alloient paître l'herbe amère & saine qui croît à l'entour des rochers , & faire leur repas marécageux. Chose étrange ! l'heure de la marée , quoique changeante selon que la Planete au front pâle croît ou décline est prévue par leur instinct toujours sûr. C'est par une inspiration à-peu-près semblable que se gouverne cette race d'hommes simples qui habite l'île.

Ce signal naturel les appelloit au repas frugal  
 du midi ; tous s'y rendoient ; un seul sembloit  
 méconnoître la voix de la nature. Aurelius  
 n'observoit aucune heure , il ne prenoit ni repos  
 ni nourriture ; sa fille qui n'est plus ; ..... le  
 destin de la mère , qui reste encore dans une  
 horrible obscurité , ..... il passoit tour à tour  
 d'un doute déchirant à une angoisse mortelle.  
 Cependant après un combat cruel entre la nature  
 & la raison , avec le secours de la vertu , il se  
 rejette une seconde fois dans les bras de celui  
 qui tire la force du sein de la foiblesse & la  
 lumière des ténèbres ; il tâche de se calmer sous  
 une paisible résignation.

Cependant vers lui , à pas lents , s'avançoit  
 Amintor ; sur son front , sur chacun de ses  
 traits la douleur a répandu une tristesse qui  
 intéresse , un charme qui attendrit. La noblesse  
 de son port , & une sorte de dignité sous le

poids de ses malheurs , frappa Aurélius. Son cœur lui demandoit à s'épancher dans le cœur de ce jeune homme. Enfin tous deux également pressés du besoin de parler , ils s'affirent devant la porte de la cabane en face de la campagne ; & Amintor ainsi commença.

D'un esprit patient écoute mon histoire , & alors il te fera libre de m'absoudre ou de me condamner. — Puis - je sans crime prononcer le nom d'un père , lorsque la vérité m'interdit son éloge ? — Ces yeux , hélas ! ont vu de trop près les effets exécrables d'un zèle sanguinaire : mais Roland , au milieu de ses attentats , à du moins pour excuse son aveuglement. Son esprit , facile à séduire , fut infecté du poison trop répandu de l'intolérance ; il poussa le fanatisme jusqu'à croire qu'au milieu de ses abominations il servoit la cause de Dieu , & il devint injuste & cruel par excès de zèle ; mais



le couple vertueux , ta fille , ton épouse , supérieures aux mauvais traitemens , au mépris , à la mort même qui leur étoit annoncée , soutenues par la seule force de la vertu , ont supporté leur destinée sans en être vaincues. Toutes deux dans une entière résignation , avec une sécurité qui n'étoit fondée ni sur l'orgueil , ni sur le vain desir de mériter des applaudissemens , ont constamment été tranquilles & grandes sans effort , comme le ciel & la raison l'approuvent.

Mais , continue Amintor , où prendrai-je des couleurs assez vives pour t'exprimer comment l'amour s'insinua dans mon cœur ; que ne puis-je dérober à la mélodie les plus touchantes notes de ses airs pathétiques , ou emprunter la voix de Philomele , lorsqu'elle chante son hymne du soir & que toute la nature sourit autour d'elle ; alors je pourrois , sans t'alarmer ,

te peindre mon amour. D'abord je le pris pour une pitié secourable , une tendre compassion ; ce que je croyois de la simple humanité devint rapidement & en silence une flamme dévorante : ce fut ma seule offense, hélas ! si l'amour, que la vertu guide & que le respect accompagne, peut offenser.

O Théodora ! qui auroit pu voir , sans être ému , l'assemblage de tous tes charmes , l'éclat de la jeunesse brillant sur tes joues & jaillissant de tes yeux , ta grace naïve & majestueuse , cette facilité & cette noblesse répandues sur ta personne , & tous les attraits que tu ne tenois que de la nature ? car ils étoient tous naturels ; ils dériroient tous de ton ame comme le torrent qui s'échappe de sa source. Aussi s'offroient-ils sous les formes les plus séduisantes. Sous le voile de la douleur ses vertus n'en parurent que plus propres à émouvoir ; les larmes l'embellirent,

l'embellirent, & son malheur la rendit toute divine.

O charme inexprimable ! qualité pour laquelle la langue n'a point de terme ! ... Lorsque le sentiment de la pitié se mêle à celui de l'amour, l'ame s'étend, s'aggrandit, & celle que le destin afflige, ou que la fortune a rendue malheureuse, s'annoblit & devient un objet sacré. La passion alors s'épure aux rayons de la vertu ; alors des émotions pures, dégagées de tout vil intérêt, même de la pensée d'un juste retour de tendresse, transportent l'ame dans des régions presque célestes, exaltent ses facultés, & lui font éprouver tout ce que la raison peut appercevoir d'un amour tout divin. A ce degré d'exaltation, quel cœur ne seroit généreux ?

Ce fut là tout mon art, tout le prestige que j'employai auprès de Théodora. Cette manière de s'introduire auprès d'un cœur honnête, fut

toute ma séduction. Enfin touchée à son tour de ma pitié, mes vœux se firent entendre, & l'aimable fille n'y parut pas insensible. Plus d'une fois un doux sourire & une aimable rougeur me garantirent son aveu ; & son sein palpitant me montra un cœur pénétré d'un amour réciproque. Ce moment fut la plus belle heure de ma vie ; mais je ne fis qu'entrevoir mon bonheur, & je n'eus pas le tems d'en jouir.

Événement qui sembloit peu à craindre ! l'œil de Roland fut frappé de la beauté de Théodora ; & l'amour, si un desir effréné, qui prend sa source dans une imagination impure, peut obtenir ce nom sacré d'amour, avoit amoli son sein endurci, & lui faisoit même ressentir une bonté passagère ; mais j'éprouve de la répugnance, & j'ai peine à poursuivre. Le respect filial voudroit jeter d'une main pieuse le voile

de l'oubli & du silence sur le crime d'un père. — Il osa tenter une entreprise outrageante : mais repoussé par un œil sévère & le mépris que lui témoigne en paroles humiliantes Théodora ; tous ses sentimens d'amour se changèrent en férocité. — Cette rigueur est juste , s'écria-t-il ; celui qui provoque le mépris mérite d'être méprisé ; & c'est le mériter que de descendre à des soumissions avilissantes , pour obtenir ce que la force met à ma bienfaisance. Déformais j'aurai soin de nous épargner à tous les deux une peine inutile , à vous l'embarras de la dissimulation , à moi la honte d'une basse flatterie.

Cette menace , qu'accompagnoit un mépris brutal , eut des suites funestes. La douleur , qui comme un ver invisible & rongeur dévorait en silence le cœur d'Émilia , & faisoit par degrés sa proie de tous ses charmes extérieurs , pénétra à ce nouvel outrage plus avant , attaqua toutes



les puissances de la vie & en empoisonne les sources. Elle succombe enfin sous le double poids de l'horreur & de l'opprobre.

Mais comment continuer ? Aurélius ! ô le plus outragé des hommes ! cependant puis-je encore ajouter à ton malheur ? Ta douleur n'est-elle pas à son comble ? — Elle n'est plus ? Rigoureuse Providence ! Aurélius pressa sa main contre son cœur & poussa un sanglot lamentable ; mais en étouffant un second au passage, il fit rentrer le cri de la plainte ; sa douleur devint toute intérieure : & se soumettant à la Volonté terrible & suprême, il n'échappa de ses lèvres, malgré les cruels assauts que la nature livroit à son âme, ni murmure ni soupir.

Quoi, dit Aurélius, pourrions-nous, en recevant du ciel le bonheur de la vie, refuser la portion de mal qui y est attachée ? Le bien n'est-il pas le compagnon de ce mal ? Et quel

est-il après tout ce mal même dans ses effets les plus terribles ? Le malheur retarde-t-il la course du tems ? La douleur fait-elle retrograder le soleil à son Midi du Couchant vers l'Orient , & ramene-t-elle les heures écoulées ? Une fois descendue dans l'abîme , la chétive & mortelle dépouille de l'homme , du moins , ne revient point à la lumière. Bienheureux couple ! adieu. Encore quelques jours de douleur & de sensibilité souffrante , & toute ma peine finira. Amintor , aimable jeune homme , laisse-moi t'appeller mon fils. Ton amitié , la part que tu t'es faite dans mes chagrins , tout t'a mérité ce nom : poursuis.

Muets d'angoisse , continue Amintor , nous nous prosternâmes , en pleurant , autour du lit de mort : Émilia fixa sur moi ses yeux à demi-fermés , puis les porta sur le visage de Théodora : — O sauve mon enfant ! Elle dit , &

retombant sur son oreiller , elle s'endormit à jamais sans douleur & sans pousser un soupir. Je l'ai vue couverte de la terre sacrée , & j'ai formé sur ses restes insensibles les vœux d'une paix éternelle , je les ai mouillés des larmes d'une affection sincère.

Alors que pouvois-je faire ? que pouvoient m'inspirer l'honneur & l'amour ? que de nous dérober à la violence , & de fuir le coupable Roland que cette mort rendoit encore plus redoutable. A l'heure du soir , que l'ombre & le silence étendent leur voile humide sur la portion de notre globe ; dans cette triste enceinte où repose Émilie , seule & prosternée sur la mousse qui enveloppe cette respectable argile , je trouvai ma Théodora. Plein d'une horreur sacrée , que l'heure & le lieu tristement auguste , répandoient autour de nous , je courbai mon genou tremblant , & mettant ma main

dans celle de Théodora : « Par ce lieu terrible,  
 » par la nuit qui seule peut me servir de té-  
 » moin , par les globes de feu qui environnent  
 » ces tombes , par le ténébreux empire de  
 » la mort , par ces poussières jadis animées , ici  
 » confondues , mais sur-tout par celle devant  
 » qui nous sommes prosternés , & par la plus  
 » noble partie d'elle-même , son ame qui erre  
 » ici pour entendre nos vœux , je jure que ni  
 » les événemens , ni le tems , si ce n'est la mort ,  
 » ne pourront nous séparer , nous désunir ». Je  
 la conduisis ensuite vers une baie , cachée sous  
 un coteau , où mille pins suspendus répand-  
 oient une épaisse nuit ; notre barque nous y  
 attendoit ; nous mettons à la voile. — Mais,  
 mon père , puis-je te conter ce qui me reste à  
 dire ? — Vois l'Océan tout noir de l'orage ,  
 nos voiles arrachées , le mat rompu , les mate-  
 lots consternés & ta fille éperdue. — Je la vois

encore , je la sens se pressant dans son effroi contre mon cœur palpitant ; j'entends sa voix élevant au ciel pour ma vie des prières ardentes. Dans un moment où elle s'étoit évanouie , & que presque mourante je la soutenois sur mon bras , conjurant les plus hardis matelots de m'aider avec la chaloupe à sauver cette précieuse créature ; à ce moment une vague fond sur le tillac , s'étend & me plonge dans le gouffre des mers. Ah ! cette masse énorme & dévorante l'avoit arrachée de mes bras ; elle l'a précipitée aussi sans doute. Ciel mystérieux ! c'étoit là la peine que tu réservois à moi & aux miens. Mais pourquoi suis-je sauvé ! Tous les traits du courroux céleste ne sont donc pas épuisés , & je suis destiné à de plus terribles orages ! Sa voix tout-à-coup s'étouffe ; nulle larme ne parut à sa paupière , les bras étendus , les yeux égarés & portés vers le ciel , il demeura sans mouvement ;



mouvement ; image effrayante du désespoir !

Aurélius essaie en vain de tirer son ame d'une situation aussi douloureuse. Comme si dans ce moment toute espèce de consolation lui fût insupportable , Amintor le laisse , & entraîné par ses pensées , il quitte le coteau & s'enfonce , sans savoir où il porte ses pas , vers l'endroit le plus avancé du rivage ; sur sa tête se développoit la fraîcheur presque visible d'un voile nuageux ; mille oiseaux s'égayoient à travers les rochers , & les diverses nuances de leur plumage jouoient aux derniers rayons du soleil ; en cadences variées ces chantres agrestes saluoient le père commun qui anime & réjouit tout ce qui respire ; cependant dans toute sa gloire le soleil , porté sur un trône fait de nuages d'or , se baissoit obliquement sur les flots atlantiques. Scène attachante ! & faite pour intéresser à la fois l'oreille & la vue ; mais indifférente à

la douleur. Amintor passa, l'œil morne, à travers ces promenades sauvages : son imagination malade élevoit autour de lui un atmosphère ténébreux, & donnoit à tous les objets un aspect sombre ; il cherchoit un asyle qui convint à son désespoir.

Parvenu vers le Nord, au point du rivage où un immense rocher baigne sa base dans les ondes, & projette sur les eaux sa cime élancée, il lève les yeux, il apperçoit dans l'éloignement une troupe d'hommes inconnus, qui d'un bateau ancré se précipitoient sur le rivage. Leur attitude & leurs gestes fixèrent son attention. Il les voit se prosternant tous à la fois les mains élevées vers le ciel ; ils entonnent une hymne de reconnoissance, ensuite ils s'avancent dans la vallée. Au milieu de leur démarche lente, on voyoit se traîner, soutenue sur plusieurs bras, une jeune fille pâle, défaite, & dans

l'attitude d'une personne qui réfléchit. Amintor tressaille , & d'un regard rapide lance toute son ame sur ce visage abattu. Puissances célestes ! s'écria-t-il ; mais non , cela ne sauroit être : quelle force de prestige & d'illusion ? Mon sang se glace dans mes veines , & mes pieds immobiles prennent ici racine. Oh ! voyez , comme pour se moquer de ma crédulité , cela porte sa forme enchanteresse ! Les esprits qui errent sur ce solitaire Océan , faisant sans doute apparôître dans une vision les absens ou les morts , ont pris soin d'orner là-bas cette figure d'une ressemblance aussi frappante : ce corps n'est formé que d'une substance sans chair ; mais voilà tous ses traits , & ces traits ont tous ses charmes. Ciel ! comme ses yeux se fixent sur les miens ! quel regard ? Ah ! elle s'évanouit ; elle tombe ! — Il court , il vole , & la reçoit dans ses bras. — C'est elle , c'est elle ;

c'est Théodora ! Pouvoir divin ! ta bonté ne connoît point de bornes , & ta main se montre ici toute puissante. Comme il parloit , des larmes ruisseloient sur ses joues palpitantes de joie & d'incertitude. — Mon amour ! ma vie ! ame de mon ame ! revenue à la lumière & à moi ! O ! volez mes amis , volez à cette fontaine , apportez une source de vie. Théodora , ma chère Théodora , réveille-toi , c'est moi , c'est le pauvre Amintor qui t'appelle. — A ce mot , tremblante , elle entrouvre les yeux , elle cherche à presser de ses bras le cou d'Amintor , & d'une voix éteinte elle murmure son nom ; mais accablée du poids d'un bonheur trop inattendu , sa tête se penche sur son sein , & elle s'évanouit une seconde fois.

Moment terrible d'incertitude ! mais il ne dura pas. Cependant , tandis qu'on achève de la rappeler à la vie , Amintor apprend comment

Théodora avoit été portée dans le frêle esquif où il avoit voulu la placer, par quels efforts incroyables les matelots, au nombre de neuf, avoient défendu leur chaloupe de la pointe des rochers, & comment après plusieurs jours de lutte, ils étoient parvenus, malgré la fureur de la tempête, à toucher le rivage. Pendant ce tems Théodora revenoit tout-à-fait à la vie, & l'ame d'Amintor, son ame toute entière erroit sur elle; dans une attitude touchante, il la dévorait des yeux, lorsqu'une voix, qui sembloit celle d'un Ange, se fit entendre.

Amintor! soutien de ma vie! désespoir & ravissement de mon cœur! tout ceci existe-t-il? suis-je sur la terre? & ces bras pressent-ils en effet mon Amintor? Abîme terrible! rivages inconnus! rochers sauvages, ne suis-je pas abusée? Oui, oh oui, c'est lui-même! mes yeux, mon cœur qui bat reconnoissent leur



maître ; il vit. Mon bonheur est si grand , si prodigieux , que je ne puis exprimer ni ma joie , ni mes transports ; ma félicité m'extasie & me tue. Amintor soutiens ma tête , elle est éblouie ; & je ne voudrois pas maintenant être de nouveau arrachée à la vie & à toi ; déjà je t'ai trop fait souffrir. — Ici l'exaltation d'une joie trop forte étouffa sa voix ; mais un torrent de larmes vint soulager son cœur. Partagé entre l'espérance & la crainte , le jeune homme travaille à calmer sa chère Théodora , il modère ses transports , il apaise ses trop vives émotions de joie , & la met en état d'en recevoir une plus grande.

Tu es heureuse , continua-t-il , Théodora , & cependant tu ne connois encore que la moitié de ton bonheur ; mais , douce & aimable créature , ton cœur est trop sensible à tout ce qui est joie ou douleur ; arme ton sein de modération ; crains que tes transports ne s'exaltent

jusqu'à un excès qui pourroit être funeste :  
 prépare toi à une félicité nouvelle. Réfugié dans  
 cette île , ton père est vivant . . . . mais , hélas !  
 réprime ces élans de joie qui t'oppressent . . .  
 c'est lui , regarde là-bas , c'est lui qui d'un pas  
 vénérable descend le penchant du coteau.

Aussi-tôt s'élançant des bras d'Amintor ,  
 elle franchit tout l'espace qui la séparoit de la  
 montagne. Aurélius apperçoit & reconnoît sa  
 Théodora ; sa Théodora qu'il avoit cru perdue ,  
 est devant lui : elle est à ses genoux. Il l'enlève  
 dans ses bras & la presse contre son sein. Mon  
 père ! mon enfant ! ce furent les seuls mots  
 qu'ils purent prononcer. Le reste ne fut que  
 silence & qu'extase. L'ame , poussée hors de ses  
 facultés, n'avoit plus la possibilité de s'exprimer.  
 Une scène d'enchantement se répandit autour  
 d'eux ; toute la nature , prenant un aspect plus  
 riant , parut leur sourire.

Mais cette heure ne fut pas heureuse pour eux seuls : la joie s'étendit rapidement d'un bout du rivage à l'autre ; & toute l'île , dans le ravissement , fut bientôt autour de ces nouveaux venus , perdus long-tems sans aucun espoir & regagnés par miracle. L'amour & la nature tirèrent des larmes de tous ces cœurs sensibles : chacun pressoit dans ses bras ou couvroit de baisers un père , une amante , un époux , un ami. Aurélius , Amintor & Théodora ne voulurent plus d'autre patrie.

*Fin du Chant troisième & dernier.*

L' A M O U R  
A C C U S É,  
POËME EN QUATRE CHANTS,

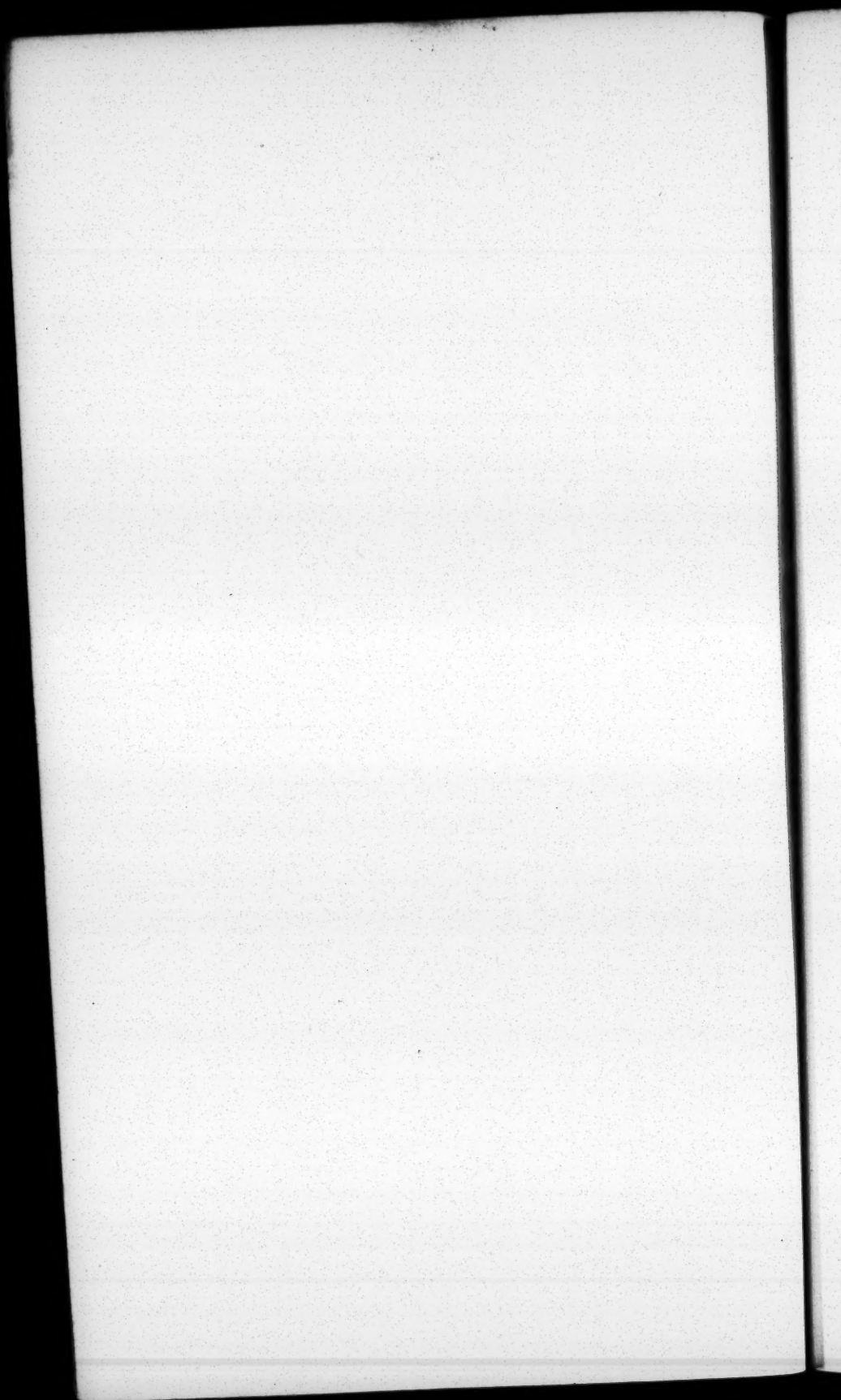
Traduit de l'Allemand,

DE M. W I É L A N D.

---

TROISIÈME POËME.

---





## N O T E.

LE nom de M. WIELAND suffit pour donner au Public une idée favorable de L'AMOUR ACCUSÉ : & quelques délicats que nous puissions être sur les Ouvrages d'agrément , on ne doute point que ce Poëme ne soit lu avec plaisir. Ses tableaux , à beaucoup près , n'ont ni l'expression ni l'énergie de ceux qui ornent le Temple de Gnide ; mais ils sont d'un coloris frais & agréable , & son Ouvrage a de plus le mérite de renfermer plusieurs traits d'une satire ingénieuse , tels qu'au premier Chant les Animaux qui s'amusaient , dans l'antichambre de Jupiter , à réformer le monde , & au dernier les Déeses qui , fatiguées de l'oïveté de leur cœur , se croient éprises de la Science , & n'y trouvent qu'un ennui insupportable.

## *N O T E.*

Les Ouvrages de chaque Nation sont , pour ainsi dire , marqués à un coin qui leur est propre comme leur monnoie. Les Poëmes que nous avons déjà traduits sont pris de la Littérature Angloise & Allemande. Nous allons montrer à leur tour les Italiens & les Espagnols : nous mettrons par-là tous nos Lecteurs à portée de juger du goût & de l'esprit qui regnent chez les Étrangers dans ce genre de productions.

# L' A M O U R

## A C C U S É.

### *CHANT PREMIER.*

**I**L étoit enfin venu ce jour d'éclat , où l'on devoit juger , dans le Conseil des Dieux , la grande affaire des Sages & du Dieu que l'on nomme Cupidon. Au signal que donna Jupiter , en faisant rouler sept fois sa terrible foudre autour de la demeure céleste , les Dieux s'assemblèrent & marchèrent dans l'ordre qui suit : Neptune quitta le vaste Empire de la mer ; le bel Apollon , Délos ; & le Dieu du vin , qui venoit des montagnes de la Thrace , étoit accompagné du père Sylène assis sur sa lourde monture. Diane la chasseresse abandonna les forêts de Cinthie , & Minerve , la savante Athène.

La Déesse de Cythère ornée , non sans dessein , de sa brillante ceinture , & conduite par le Dieu de la guerre , traverse les plaines immenses de l'air avec sa suite folâtre. Les Dieux qui la voient , soupirent en secret ; & chacun se propose bien de ne parler pas en sa faveur , à moins qu'il n'en obtienne le prix qui enleva à Pallas & à Junon la pomme. Ne se disoit-on pas à l'oreille que cette Déesse venoit dans l'intention de corrompre les Juges en faveur de l'Amour. Eh ! qui ne fait combien en pareil cas la beauté a souvent d'influence ? Qu'on me le montre ce Caton , dans la force de son âge , auprès duquel deux beaux yeux aient tort.

Tandis que les Dieux , accompagnés de leurs Déesses , s'assembloient dans la grande salle de l'Olympe , que Vénus cherchoit à flatter , à séduire d'un regard les Juges de son fils , & qu'Hermès le courtisan & Momus le railleur lui promettoient

promettoient leur suffrage, on entendit un grand bruit dans la seconde antichambre.

Les illustres compagnons des Dieux, l'Aigle de Jupiter aussi fier que Junon, le Paon amoureux de lui-même, le Moineau de Dioné, la Chouette de Minerve, le Cygne d'Apollon, & cet autre déjà gris dans le ventre de sa mère, que l'on ne nomme qu'avec peine devant les oreilles chastes, l'Ane de Sylène, se défen-  
nuyoient à changer la forme du monde; ils n'y voyoient qu'abus à réformer. Tous les hommes se taxent de folie, disoit la Chouette, mais, à quoi bon? puisqu'un fou ne peut rendre un autre fou plus sage? Je n'entends cependant que gens qui vantent leur recette; Messieurs, c'est le remède souverain! qui veut de mon élixir? c'est la quintessence de la sagesse; il dissipe les caprices, détruit les maux d'estomac, il fortifie la tête & le cœur..... Fort bien; je



veux le croire, ton orviétan est admirable : mais, ô homme merveilleux ! montre-nous-en l'effet sur toi-même. Enfin le monde n'est plein que de fous, & personne jusqu'aujourd'hui n'a trouvé le moyen d'y remédier. Au reste, je le dis librement, si j'étois à la place de Jupiter. . . . A sa place, interrompit l'Aigle, une aveugle comme vous. — Aveugle tant qu'il vous plaira, mais, croyez-moi, la source du mal est que les gens pensent rarement ; que le sens de la vue les empêche de réfléchir. Qu'est-ce qui distrait plus que la lumière ? Mon exemple doit vous apprendre combien elle est peu nécessaire aux êtres pensans. Croyez-moi, trois sens, quatre au plus, c'en est assez. A quoi sert la vue ? c'est la source de l'erreur : en un mot, les hommes ne sont fous que parce qu'ils voient ; si j'étois Jupiter, je leur ôteroïis les yeux.

Les yeux, gazouille à l'instant l'oiseau de

Cythère , leur ôter les yeux pour les rendre sages ! je ne suis pas de votre avis , quoiqu'il y ait des momens où je sois très-content de n'avoir qu'un seul sens. Je croirai plutôt que celui-là est heureux qui croit l'être ; raisonnable ou fou , qu'importe ? la chose est égale. Quand un songe agréable vient me charmer , celui qui m'éveille mérite-t-il ma reconnoissance ? La folie est un vrai nectar , qui nous donne l'ivresse la plus délicieuse , & vous voulez nous verser à la place une eau fade & sans goût dans la coupe de la vie ; allez , on est toujours malade de beaucoup penser. Ma devise est de passer au milieu des jeux & des ris le peu de loisirs que me donne, tous les printems , ma Déesse. Je ne songe qu'à ce qui m'amuse. Simple passereau , je suis satisfait de mon sort ; & jamais il ne me vient à l'esprit de maîtriser la nature , je laisse ce soin à de plus grands génies ; qu'ils

s'exténuent à raisonner dans le creux d'un arbre : pour nous , le songe de notre existence s'éclipse en plaisirs , & pour les goûter , nous n'avons besoin que de sentiment. Que les hommes sont fous ! Pourquoi sont-ils malheureux ? N'ont-ils pas des organes pour sentir comme nous ? Si Jupiter vouloit me consulter , je lui dirois , en toute humilité : ôte , ô grand Jupiter , à la foible créature , qui tient le milieu entre le Passereau & la Divinité , le pouvoir de se tourmenter soi-même ; donne-lui l'esprit léger du brillant papillon , donne lui encore une chose. ...

J'entendis un jour dans un bois un Sage parler du sort d'une Taupe , & il en parloit avec une sorte d'envie ( 1 ). Accorde à l'homme ce don précieux qui le rend jaloux du bonheur de la taupe , & tes oreilles , Jupiter , ne seront plus importunées de ses plaintes. Il ne répétera plus , après le délicieux *Platon* , que tu l'as exilé dans

ta colère sur cette terre maudite. Parlez, ai-je tort ? Que vous en semble , voisin aux longues oreilles ?

Moi ? dit le pesant animal , en bâillant & en se secouant , ce n'est pas que je m'estime plus qu'un autre , mais grace à Jupiter qui me fit âne , toujours fidèle à ma vocation , je ne trouve jamais à quoi penser ; c'est , selon moi , une recette souveraine pour ne s'affaiger de rien. Je porte mon maître , & je mange mes charbons dans la plus grande sécurité ; sans trop d'examen , je crois toujours que le meilleur est ce que j'ai devant moi ; & nul animal de mon espèce , que je sache , n'a jamais aimé ni haï jusqu'à l'extravagance. Mes oreilles sont d'une longueur honnête ; mais je préfère une vieille & un chalumeau aux symphonies de Jomelli & aux chants du Chevalier Gluck , quoiqu'il ne faille pas disputer de goûts quand on aime la

paix. Enfin tout m'est assez égal : cependant je crois , sauf meilleur avis , que si Jupiter vouloit changer toute la gent humaine en celle de mon espèce , le dommage ne seroit pas considérable , & le profit , clair comme le jour , pour le plus grand nombre . . . . .

A merveille , s'écrie l'oiseau qui porte les foudres du Roi des Dieux , je suis de l'avis de l'Ane ; vive cet animal naïf ! ce que l'amoureux Passereau & la docte Chouette n'ont voulu que faire entendre , longue oreille le dit nettement : l'invention est heureuse ! Dès ce soir , à son petit coucher , j'en instruirai le Maître du monde. Qui sait à quoi il se résoudra , si la divine Junon est de bonne humeur ? Il est certain qu'il se rendroit par-là plus léger le fardeau du gouvernement. De plus , quelle épargne pour lui de foudres & d'éclairs , dont il punit sans cesse & en vain le monde ! Et nous , dans les champs



de l'air, que de bon tems ? nous n'aurions rien à faire que danser & rire ? Vive l'Ane & son meilleur des mondes !

Tandis qu'on philosophoit avec feu dans l'antichambre , la Paone de Junon étoit mollement couchée sur un carreau , vis-à-vis la plus grande glace de la salle , & s'amusoit à considérer l'image qu'elle y réfléchissoit. Le Cygne d'Apollon , élevé parmi les Muses & le plus tendre qui chanta jamais sur les bords du *Strymon* (2), étoit couché aux pieds de cette belle , qu'il caressoit en allongeant son long cou voluptueux ; il avoit vu la posture du Cygne de Lédæ ; que le monde , ô ma charmante ! aille comme il pourra : les projets réussissent rarement ; & , en vérité , je n'y trouve pas beaucoup à redire. Dans le tems des roses , quelquefois au clair de la lune , ce monde que l'on calomnie ne me paroît pas si mal ; mais pour le rendre ,

à mon gré , le meilleur des mondes possibles ,  
je n'aurois qu'une grace à demander à Jupiter ;  
ce seroit ma charmante , de te voir toujours ; de  
te contempler éternellement avec autant d'yeux  
qu'on en admire dans ta queue , & de puiser  
dans tes regards la mort la plus douce.

*Fin du Chant premier.*

CHANT

## C H A N T   S E C O N D

DE tous tems je fus ennemi des procès , & sur-tout des longs discours , dit Jupiter ; aussi je vous fais savoir que Dame Pallas & autres Divinités remplissent l'Olympe & la Terre de leurs plaintes contre le fils de la Patrone d'Amathonte. En effet , ce petit mutin outre tous les jours ses méchancetés , il nous vient de tous les coins de la terre tant d'accusations contre lui , que notre justice nous empêche d'avoir plus long-tems de l'indulgence pour ses fre-daines. Malgré tant de plaintes , le petit scélérat augmente encore par des bravades ses forfaits accumulés ; son insolence a lassé notre patience.

Eh ! qui l'empêche de comparoître ici , si ce n'est le mépris qu'il fait de notre autorité ?

T

Mais pour procéder avec équité , & prouver à l'univers , dont la moitié suit publiquement les loix de ce petit rebelle & l'autre en secret , que nous ne le condamnons pas sans l'entendre , nous lui avons nommé pour défenseurs Ovide & l'Aretin. . . . .

Papa , dit Vénus , interrompant le Maître du tonnerre , je ne veux , pour défendre la cause de mon fils , d'autre Avocat que moi-même ; quoique je n'aie pas le chapeau de Docteur , je me sens assez de force & de capacité pour plaider une cause si chère.

Ma chère fille , fais ce que tu voudras. . . . Jupiter dit , & fit signe de commencer. Alors on vit Pallas & l'Hymen , à la tête des accusateurs , se lever de leur place ; l'Aurore & Diane suivent Minerve , & le bon homme Vulcain marche en boitant à côté de l'Hymen.

Pallas jette son crêpe en arrière , fait une

inclination de tête & commence. (C'est dommage qu'on ne puisse pas rendre ce que disent ses regards fins & son front modestement relevé.) Nous nous voyons, dit-elle, ô grand Jupiter ! dans le cas le plus extraordinaire où jamais des accusateurs se soient trouvés, puisque nous sommes ici assemblés pour accuser l'Amour. Nous avons peine à nous persuader nous-mêmes que notre accusation soit possible ; nous sommes troublés, & nous aimerions mieux garder le silence ; mais, si nous nous taisons, le cri de l'Olympe & de la Terre nous réveillera pour la grande, l'universelle affaire. Nous souffrons depuis trop long-tems, nous demandons enfin vengeance ; & contre qui ? le croira-t-on ? & quel jugement en portera la postérité ? Mais l'harmonie des choses est troublée, la vertu ridiculisée, la divinité déshonorée, toute la création bouleversée ; & tout cela, par qui ?...



Par un Enfant, qui se fait passer pour un Dieu, afin que ses fredaines restent impunies ; quoique Dioné elle-même rougisse de s'avouer pour être sa mère. Du moins puisqu'elle lui permet de se nommer son fils, elle auroit dû nous apprendre qui étoit son père. . . . De quoi l'Amour n'est-il pas capable ; il se vante encore de l'obscurité qui couvre son origine. La Nuit, dit-il, m'a fait naître le premier Dieu long-tems avant le règne des Dieux, lorsque tout étoit encore dans le cahos. Et ne vous figurez point que cela soit de l'ignorance ou de la folie ; le fripon, sous ces noms sacrés, a l'adresse de s'insinuer en secret dans les âmes dont il n'ose approcher en qualité du fils d'*Aphrodite*. Pour mieux les tromper, le méchant quitte & flèches & carquois ; il parle de métaphysique, d'extases, d'un amour qui ne se repait que de la vue de l'objet aimé, que de flammes qui absorbent tous les desirs.

L'hypocrite ne fait-il pas accroire aux Nymphes de Diane, que quand il lorgne leur sein, ce n'est qu'avec les yeux de son esprit : & lorsqu'en jouant avec elles, il se porte avec ardeur vers leurs attraits, son sang, dit-il, est aussi froid que la neige des Alpes. Quelque sensible que soit le mensonge, il se trouve cependant de foibles Princesses qui s'oublient insensiblement & se laissent prendre à ce doux babil.

Au reste, tous ces griefs, quelque graves qu'ils soient, ne sont que des jeux d'enfant, comparés à ce qui nous arrache aujourd'hui des plaintes. Qu'on me montre une place dans le ciel, sur la terre, au fond des mers, dans l'empire des ombres, que l'Amour n'ait pas déshonorée ? Où est le Mortel, le Dieu qui n'ait des crimes à lui reprocher ? Vous savez tous jusqu'à quel excès il a porté son infolence avec nous ; l'innocence même n'a pas été

exempte de ses traits ; qui peut la défendre de sa langue de vipère ? Ses coups invisibles percent mon égide & viennent jusqu'à moi. Le petit scélérat , ne rit-il pas à nos dépens tant que durent les *faunalties* ? Lorsque le vin le fait extravaguer , pour éteindre ses feux , *Vesta* ne lui paroît pas trop grave , ni Junon trop imposante. N'espérez pas de le forcer au respect par la sagesse ; foyez aussi chaste que la fille de Latone , il saura vous créer un Endymion.

On pourroit encore lui pardonner ces méchancetés en faveur de son âge ; & comme son esprit ne peut rien sur nous , il pourroit , sans être très-dangereux , passer son tems à calomnier ; mais il porte le trouble & le désordre dans toute l'étendue de nos dominations. Nous verrons toujours avorter le bien que nous avons à cœur , tant qu'il pourra en empoisonner la source ; tant qu'il lui sera permis de chanter

« Qu'un verre & un baïser font le souverain  
» bien , qui renferment le bonheur , la vertu ,  
» la sagesse ». O Dieux ! que vous semble  
d'une pareille morale ? Est-il étonnant qu'il en  
ait infecté depuis si long-tems les Monarchies  
de la terre ? Une telle morale n'aura que trop  
de partisans ; rien ne paroît plus sensé aux  
jeunes filles , & aux jeunes adultes : Ah ! s'é-  
crient-ils , la vérité de ces leçons pénètre l'ame.  
Écouterà-t-on la voix de la Sagesse dans le pays  
où l'Amour tient de pareilles écoles ? Voulez-  
vous voir quels sont les effets de ses principes ?  
Jetez un coup-d'œil sur le monde que vous  
gouvernez ; comment y sommes-nous regardés ?  
Comme des fantômes insensibles , tandis que  
Vénus & son fils y commandent en souverains.  
Qui préside au Conseil & à la Justice ? qui  
dispense les graces ? Ce n'est ni moi ni Astrée ;  
Cupidon de ses mains enfantines balote le globe

du monde ; c'est son hochet. Souvent le regard d'une favorite décide du bonheur de plusieurs peuplades : elle fait un signe au Héros , & son Adonis devient le Dieu de la guerre , qui , peu séduit par l'exemple de l'Achille d'Homère , fait inventer une fête , & se laisse battre comme Paris. Faut-il encore être étonné que tout soit si mal gouverné ? Les Muses elles-mêmes , nées pour être mes compagnes , les Muses se déshonorent & moi , depuis qu'elles ont pris l'Amour pour leur guide. Les Sages ont perdu ce qui les rendoit formidables aux fous mêmes , la gravité : elle est devenue ridicule. Aujourd'hui on boit , on chante , on rit , on se parfume les cheveux , on se couronne de roses , on s'écrie avec Diogène : « Les actions des hommes ne » sont que vanité ». L'on usurpe le nom de Philosophe , & l'on est reconnu pour tel avec de pareilles maximes. Que vous dirai-je ; enfin ,



le Prince des sept Sages , Solon lui-même , se consacre tout entier à l'Amour dans sa soixantedixième année ; il est assez fou pour vouloir en être le Prêtre (3). Comment souffrir qu'un Sage , que Delphes reconnoît pour le meilleur des Grecs , qui éleva le divin Platon dans ma Ville d'Athènes.... faut-il que je l'avoue , que ce Sage s'abbaîsse jusqu'à devenir l'instituteur d'une danseuse dans des fêtes de débauches (4). Il va même chez une fille qui servoit de modèle , peut-être pour une Lédâ : un jeune garçon l'avoit nommée la *Belle Incomparable* ; bon , dit le Sage , pour savoir combien elle est belle , je ne veux en croire que mes yeux ; & le Philosophe des Grecs suit les plus jeunes en plein jour chez une Laïs.....

Un Zénon au moins seroit entré de nuit , interrompit l'impudent Momus , avec le ton qui lui est propre..... Et pour reconnoître le

plaisir dont ses yeux ont joui, que croyez-vous qu'il lui enseigne ? L'art de séduire les cœurs (5).

Parlez, ô Dieux ! n'est-il pas tems d'arrêter les progrès de cette effervescence ? Par le Stix ! le désordre est porté trop loin ; bannissez l'Amour, enchaînez-le , que l'île de Cythère soit le lieu de son exil ; là il sera le maître de faire tout ce qu'il voudra avec ses Nymphes, ses .... Mes conclusions sont qu'on environne le boccage de myrte , d'une barrière enchantée qui lui en défende la sortie. Réduit alors à ne plus voir personne , il s'amusera , s'il veut , avec son arc d'or : il chantera , s'il veut , le vin & les baisers ; les baisers & le vin : qu'il mene avec des rênes couleur de rose des lions ou des cygnes ; qu'il jase sur le compte de Diane & de Pallas , tant qu'il lui plaira ; mais , ô Dieux ! délivrez le monde de ce libertin.

*Fin du Chant second.*

## CHANT TROISIEME.

MINERVE venoit de finir son discours ,  
*Hymen* s'avança avec un visage troublé : à la  
vérité sa fuite & l'appareil de sa cour n'inspi-  
roient pas une envie bien forte d'entrer à son  
service , sur-tout en sortant de celui de l'Amour.  
Il ne manque pas de beauté , quoique sa beauté  
soit un peu fanée ; ses yeux bleus sont battus ,  
& ses boucles flottent sans grâce sur son front  
& sur ses épaules. Son air étoit si négligé , que  
Vesta ne manqua pas de le faire observer en  
secret à Cybelle : mais peut-être étoit-ce une  
ruse pour gagner les cœurs , non par la séduc-  
tion , mais par la pitié ; car il ne veut pas être  
aimé , il se contente d'être plaint ; & il y auroit  
de la cruauté à lui refuser cette légère faveur.

O Dieux ! commença-t-il à dire en bégayant ,  
oser parler devant vous , sur-tout après Pallas ,  
est une hardiesse peu commune , je l'avoue ;  
mais tout ce que m'a fait l'Amour , & tout ce  
qu'il me fait encore , lasse enfin ma patience ,  
& vous savez que j'en ai plus qu'un autre. Peu  
de tems avant que *Thémis* quittât la terre , &  
partageât cet empire entre Cupidon & moi ,  
( avec ses regards doucereux qui étoient l'expres-  
sion de l'innocence , il avoit trompé *Thémis*  
elle-même ) il faut , dit-elle , que Cupidon soit  
chargé de réprimer la morgue des jeunes filles ,  
qui , fières de leur beauté , se rient de l'Amour  
& fuient les liens de l'Hymen ; qu'il inspire à  
*Céladon* , dont la sotte timidité fait pitié , le  
courage de s'exprimer ; qu'il adoucisse le ton de  
sa voix , & mette plus de feu dans ses regards ;  
qu'il réduise , avec cette douce puissance qui lui  
est propre , les Beautés trop orgueilleuses à faire

de vains efforts pour cacher la sensibilité de leurs cœurs ; mais qu'il prenne garde , même lorsque la plus belle nuit rend pardonnable un moment de foiblesse , d'empiéter par trahison sur les droits de l'Hymen. L'emploi de l'Amour est de développer dans le cœur d'une Belle des desirs que la pudeur voudroit étouffer : mais qu'elle ne goûte que dans les bras de l'Hymen le plaisir inconnu de porter le nom de mere. On devoit lui accorder un baiser pour gage de notre fidelle union , pourvu qu'il ne fût pas comme il les aime : mais tout le reste devoit être conservé à l'Hymen.

Vous en fûtes plus d'une fois témoins vous-mêmes.... quel tort le scélérat ne me fait-il pas ? De ses flèches empoisonnées il embrase le sang de la jeunesse , & puis l'attire sous les berceaux ombragés où la rose s'unit au myrte... Comme il feint de se laisser soumettre pour



mieux tromper la vigilante sagesse ? comme il endort jusqu'au moindre soupçon ! Combien de fois il change de masque , & avec quelle patience il épie l'heure fatale ! Avec quel soin n'a-t-il pas réduit en système *l'Art de séduire* (6). O innocence , respectable timidité , douce pudeur , protectrices de la vertu ! où vous êtes-vous enfuies depuis que l'Amour a appris à notre jeunesse que la modestie & les préjugés ne sont qu'un masque d'hypocrisie ? L'Hymen est désormais réduit à se reposer sur son sofa , comme le Dieu du sommeil. Cupidon apprend aux jeunes Nymphes à donner des baisers ; il les instruit si bien , qu'il ne me reste plus rien à leur apprendre. Et que dirai-je des Messalines & des Popées ? . . . . Pardon , ô Déeses ! mais mon cœur est plein & nul Dieu n'a encore senti une pareille douleur. Quoi ! quand l'Amour me fait des larcins continuels , il faut encore que

je lui tiens le flambeau ? Oui , si l'on ne me rend pas justice , je l'éteindrai ce flambeau , je le rendrai au maître des Dieux , je ne veux plus être l'Hymen. Je chercherai quelque retraite dans les cavernes du sauvage Appenin , & je fais le serment de me passer éternellement de femmes & de vin.

C'est une terrible résolution , repiqua Bacchus en souriant ; cela s'appelle venger sur toi même les sottises de l'Amour. Soyez tranquille , repartit le Dieu de Lampsaque , je fais comme il faut le ramener ; bientôt il parlera sur un autre ton.

L'Hymen se tut ; & le badin Momus entre à son tour sur la scène , il demande une audience favorable. Dieux & Déeses , c'est ainsi qu'il commença , vous savez combien il m'importe peu qui sorte victorieux de cette affaire , je ne peux n'y rien perdre n'y rien gagner ; j'aime

L'Hymen , j'aime l'Amour , tous deux m'apprentent à rire , & comme vous savez , il n'est pas de meilleure panacée. S'il étoit vrai que l'Amour fût fils de la Nuit , nous aurions l'honneur d'être son parent ; ainsi que je parle pour ou contre lui , je n'en reste pas moins ami de sa personne , je ne hais que son nom ; je vois que la Déesse qui s'est liguée avec l'Hymen contre l'Amour , n'a pas voulu tout dire par modestie ; & l'Hymen , à ce qu'il paroît , a tâ , par ménagement pour l'Assemblée , des faits plus graves que ceux qu'il vient d'exposer. A moi le reste. Comment le petit mutin en agit-il avec nous autres Dieux ? Je ne dis pas qui étoit le Cygne de Leda , ni qui a fait une nuit en faveur d'Alcmène aussi longue que trois jours d'été. Les Poètes n'en parlent déjà que trop , & notre réputation n'y gagne pas. Au reste , ce reproche s'adresse à toute l'Assemblée , qu'on mette la  
main

main sur la conscience & point d'hypocrisie !  
Qui d'entre nous n'est jamais tombé dans les  
filets de l'Amour ? *Vesta* elle-même n'a-t-elle  
pas eu un amant, que ni femme ni fille n'ose  
avouer (6). Heureusement pour elle que le gri-  
fon du père Sylène se mit à braire à temps.  
Mais on n'est pas toujours aussi heureux ; si  
l'âne ne s'étoit trouvé là , qui nous dira ce  
qui seroit arrivé ? Ainsi parlent les mauvaises  
lignes : on n'a pas toujours des témoins de  
sa résistance, & une seule nuit a souvent été  
l'écueil des plus grandes vertus. Il ne faut que  
voir Diane descendre de son char & s'appro-  
cher d'Endymion endormi. Que la curiosité, si  
naturelle aux femmes , la porte à se pencher de  
son côté , c'en est assez pour la perdre de répu-  
tation. Que sa bouche ait seulement touché la  
sienne , comptez que le monde dira que c'est  
un baiser ; & malheur à la Déesse, si un Ovide

conçoit le projet de broder son histoire. Qui ne fait pas combien l'Amour s'amuse tous les jours à nos dépens ? les rôles peu décens qu'il nous fait jouer ? la foible opinion qu'il donne au monde de nous ? Le Dieu de la guerre n'est plus ce Mars qui regarde les combats comme un jeu ; qui méprise la faim, la soif, la fatigue & les blessures ; ce n'est plus qu'un efféminé qui languit sur le sein de Vénus , un Atys , un Bathylle à la suite de l'Amour & des Grâces. Il a oublié les combats & les tempêtes ; étendu mollement sur des feuilles de roses , lorsqu'il veut tout-à-coup reprendre ses forces & redevenir ce qu'il étoit dans les tems glorieux d'Hector, voyez, ses nerfs mollissent & refusent d'obéir. Apollon, l'aimable Dieu des vers & de l'harmonie , a bien changé de caractère ; le tems est passé où son occupation unique étoit de civiliser les Sauvages , d'adoucir & d'épurer les



mœurs au pied du mont Rhodope , où les lions ,  
enchantés des sons de sa lyre , venoient déposer  
à ses genoux leur fierté , où les pierres émues ,  
aux accens de sa voix , sentoient le mouvement  
& la vie. Maintenant dépouillé de sa divinité ,  
il erre sous l'ombre des bocages , près des  
ruisseaux bordés de roses il suit les pas des  
Bergères ; celui qui célébroit les Héros , chante  
à présent les charmes ravissans de la volupté ; &  
à l'exemple de leur Patron , les Muses s'enivrent  
avec l'Amour du doux jus de la treille.

Je pourrois ainsi passer en revue tous les  
Dieux de l'Olympe , mais mon discours auroit  
tout l'air d'une satire , & vous savez tous que  
je n'aime pas à en faire. Je n'ai jamais passé  
pour être sévère , mais si l'Amour cause un si  
grand désordre dans le ciel , jugez du mal qu'il  
fait sur la terre. C'en est trop ; il faut y remé-  
dier : mais , comment ? O Dieux ! réfléchissez-y.

On prend bientôt une résolution , & sur-tout  
à table ; mais sied-il bien à des Dieux de se  
repentir ? Ainsi parla Momus.

*Fin du Chant troisième.*

## CHANT QUATRIÈME.

LES Dieux avoient fait fermer la salle du Conseil ; ils se dispoient à prononcer. Tout-à-coup un grand bruit , sorti de l'antichambre , interrompt les délibérations ; on s'émeut , on regarde ; la porte d'or gémit , les battans s'ouvrent ; ô surprise ! on voit entrer à pas lents , deux à deux , toutes les Divinités de Cythère & de Paphos.... La troupe légère des Ris & des Jeux avoit le regard triste & sombre , & la cheveure en desordre ; les Grâces , en longs crêpes noirs , ressembloient à des pleureuses ; enfin toute la troupe enfantine qui escorte l'Amour , en longs habits de deuil , formoit un cortège qui faisoit pleurer & rire....

Les sévères Présidens du Ciel avoient peine

à contenir les rides de leur visage dans une gravité respectable. Quel sera le dénouement de tout ceci ? pensoient-ils en eux-mêmes ; sans doute le fripon , qui n'a pas osé comparoitre lui-même , espère éluder le châtement & veut nous attendrir. Mais qu'ils étoient loin de son idée : tandis que la troupe cherchoit à se placer , qui , croyez-vous , fermoit la marche ? Ce n'étoit pas sans cause que le cœur battoit aux Dieux ; Cupidon lui-même paroît . . . . .

Jamais *Raphaël ni le Guide* , quoique tous deux remplis de ce Dieu , ne l'ont représenté si superbe , si doux & si fier ; il étoit si beau , que Jupiter , s'y méprenant , pensa lui demander à boire. Les grands yeux de Junon pétillèrent de nouveaux feux , & la mère Cybelle qui se ressouvint , en soupirant , combien Atys lui ressembloit , sentit pour la seconde fois son cœur percé de traits invincibles. C'est ainsi ,

Amour, que tu parus devant tes ennemis, & leur courage s'amollit. *Hymen* lui-même ne sent plus sa colere, & se penche confus du côté de *Vulcain*. *Minerve* seule ne fut point ébranlée & s'apprêtoit à répéter sa harangue ; mais Jupiter ne voulut pas le permettre. Il prend la parole, & l'Amour, avec des joues de rose & les yeux demi-clos, se prosterne au pied du trône, semblable à une jeune Nymphé qui a honte d'avouer à son Juge sa fécondité. Elle se baisse, & pour dérober aux yeux l'objet qui couvre ses joues du feu brûlant de la honte, elle prend l'attitude & le geste de la *Vénus de Florence*. Tel on voyoit le méchant enfant, dans son humble posture, ses yeux hypocrites attachés sur la terre, quand Jupiter dit : Mon cher enfant, tu me fais compassion ; mais il est venu aux Dieux tant de plaintes..... Relève-toi..... Viens..... on a



fervi l'ambroisie. .... Qu'as-tu à nous dire pour ta défense ?

Rien , hélas ! rien , répond le fils de Cypris. On ne me verra point employer l'art des Orateurs pour adoucir la rigueur de ma sentence. Ce que les vieux grondeurs de l'Olympe disent de moi n'est que trop vrai ; & quand je voudrois le nier , la Vérité , qui est ici présente , ne me confondroit-elle pas ? Oui , ô Dieux ! j'avoue tout : tout le mal qu'Ovide nous reproche , nous l'avons fait ma cour & moi. Qui ne le fait pas ? Ce fut nous qui enlevâmes de la Grece la fille de Léda : pour une bagatelle nous allumâmes la guerre sur les rives du Scamandre , nous embrasâmes Ilion , nous portâmes le bois au bûcher de *Didon*. Si un Conquérant fait dans une nuit de la plus belle ville de son empire une seconde Troye pour avoir un baiser de Thaïs ; en un mot , s'il se fait quelque mauvais

mauvais tour, c'est nous qui sommes les premiers coupables. Qui changea si souvent les Dieux en taureau, en bouc & en cygne? Ce fut nous. Mais, qu'est-il besoin d'accumuler les faits? me voici, ô Dieux! j'avoue en votre présence tout ce dont on m'accuse. Après cet aveu, mérité-je encore le nom de rebelle? Mais, comme l'a très-fagement dit Pallas, il est juste que la punition suive le crime. Cette sage Déesse veut mon bannissement; eh bien, je me bannirai! que sa volonté soit faite: moi-même... épargnez-vous la peine de prononcer une sentence... je vous vengerai de l'Amour. Venez, Grâces & Jeux; venez mes amis, parons, ils le veulent. Venez, mes chers enfans; je quitte à jamais, à jamais ce séjour.

A peine ce dernier mot eut-il échappé de sa charmante bouche, que la troupe folâtre de Cythère s'élève dans les airs: les manteaux de

deuil se détachent & tombent de leurs épaules , les cheveux des Grâces volent en boucles au gré des vents , & leurs robes couleur de rose flottent autour d'elles comme de légers nuages. Tous s'éloignent avec des cris de joie ; portés sur l'aile des Zéphirs , ils traversent l'immensité des cieux. Avant que les spectateurs l'aient perdu de vue , Cupidon rompt son arc , le jette , & dit : Assemblée céleste , adieu ; nous vous souhaitons du bonheur : ce ne sera plus la faute de l'Amour , si le Ciel entend de nouvelles plaintes ; n'oubliez pas , ô Déeses ! qu'il n'est que de moitié dans les maux qu'il vous cause. Au reste pour vous consoler , je vous laisse mon frère (6).

Ainsi parla Cupidon : il sourit & disparut. Le Conciliabule céleste resta un peu déconcerté. On tâcha de faire bonne contenance ; mais à peine est-on à table , qu'on commence à sentir

l'ennui ; on avoit beau courir après l'esprit , on voyoit bien que la gaieté n'étoit pas franche ; en vain cherchoit-on à se le dissimuler : car , par le Stryx , la meilleure ambroisie n'est qu'une liqueur fade , où ne sont pas les sœurs de l'Amour. On mange sans appétit ; on rit , & on se demande pourquoi , on ouvre la bouche ; on veut parler & les mots expirent sur les lèvres. L'esprit abandonne le Dieu des Muses & la gaieté le Dieu du vin. En vain le chœur des Muses entonne les Odes passionnées de l'ardente Sapho ; le sommeil saisit les Dieux , on n'écoute qu'à demi & l'on reste morne. Les DéesSES , à l'exemple de Junon , demeurent sur leurs sièges & semblent des pagodes : si de quart-d'heure en quart-d'heure il s'échappe un mot d'une belle bouche , c'est un oui , un non ; & le dialogue expire.

Jupiter , qui aime l'amusement , trouva fort

triste cette manière de souper en public. Jamais Hébé ne fut sitôt quitte du service : mais , hélas ! l'ennui poursuit les Dieux par-tout où il fuient. Ils le rencontrent sous les berceaux de jasmin & sur les canapés où la volupté n'est plus en tiers avec eux.

Les Déeses s'apperçurent bientôt à leur grande douleur que sans les Grâces & les Amours tout languit. En vain l'Aurore allongea-t-elle un peu les nuits d'été : à quoi bon la plus belle nuit lorsqu'elle s'écoule loin des Amours ?

Il est vrai que la plupart des Déeses abusées prenoient ou feignoient de prendre leur parti. Elles parloient du plaisir comme les plus sévères Disciples de Zénon ; mais on voyoit bien ce qu'il leur en coûtoit. Une jolie femme se croit quelque chose de plus qu'un Esprit céleste : la métaphysique est un foible amusement pour



des Nymphes qui reposent sous des cabinets de verdure , & qui sont toujours plus disposées à pardonner le crime de l'audace que l'affront de l'indifférence.

Les Dieux donc , contraints pour cette fois de prendre patience , se mirent à commenter le système de Platon ; il étoit plaisant de les voir avec un enthousiasme extravagant déraisonner de l'amour pur ; se rassasier de simples regards , & dans une humble distance de l'objet aimé prouver qu'un sein plus blanc que l'albâtre n'est point fait pour être amoureusement pressé. Qui peut vous voir si belle , disoit Bacchus à Pomone , & désirer plus que de vous voir ? L'ame que vous ravissez se dépouille sur le champ de son enveloppe grossière ; d'un vol léger elle plane autour de vous , elle admire les roses de vos joues , les lys de votre sein , & sent que le plus grand plaisir de l'Amour , c'est l'Amour même.

En dépit des sept couches de neige & de glace qui couvrent son sein, Pallas elle-même languissoit au milieu de ces beaux discours. En effet, la plus vertueuse ou Déesse ou Mortelle aime à inspirer quelque chose de plus tendre que ce que nous sentons pour sa vertu ; & sans être moins sage , elle s'amuse intérieurement du feu qui nous dévore , sans jamais vouloir l'éteindre. Dites-moi quelle gloire & quel agrément lui procureroit une attitude qui ne lui laisseroit rien à hazarder & rien à perdre ? & la priveroit du plaisir de se dire à elle-même : la victoire , mon cœur, est ton ouvrage.

Mais que sont les charmes , la résistance & la vertu , sans l'Amour ? C'est lui qui donne le plus grand lustre à la beauté , & d'une simple mortelle il fait à vos yeux une Vénus que les Grâces environnent. Sans l'Amour , Adonis ne voit dans Cytherée qu'une femme faite pour

l'amuser , Junon n'est qu'une Mégère & Glicère une simple Bouquetière ; c'est aux flambeaux de l'Amour qu'il faut voir la beauté : celui qui l'examine froidement , détaille & compte les attraits , trouvera-t-il Hébé même sans défaut ?

O Amour ! Dieu des plaisirs , reviens , s'écrioient en secret les Dieux & les Déeses ; ah ! revenez Grâces aimables ; dans le lieu que vous n'habitez point coulent le Cocyte & le Phlégeton ; c'est l'Empire des Furies. Hélas ! sans vous dans l'Olympe il n'est point d'Élisées. — Mais l'orgueil & la fausse honte empêchent encore les Dieux de le dire tout haut , il leur fallut auparavant passer par toutes les épreuves de l'ennui.

On imagina de devenir Astronome ; les Déeses , en galans déshabillés , passoient des nuits entières à lorgner les étoiles & à s'enrhumer ; mais il auroit fallu que l'Amour fût

venu occuper les Belles pendant le tems des éclipses. L'astronomie perdit donc bientôt ses premiers charmes ; — les nuits étoient froides ; les Dames se plaignoient de rhumatismes & de maux d'estomac ; on trouva qu'il falloit appaiser plus commodément la fureur de la science. — On fit alors des essais sur le vuide , on pesa l'air , on divisa les rayons du soleil , l'on apprit comment ils peignent de sept couleurs l'extrémité des nues légères , on mesura le son , on compta les flocons de neige & les gouttes de pluie qui tombent chaque année ; mais tous ces passe-tems , ayant perdu le charme de la nouveauté , déplurent & fatiguèrent ; un nouvel essai succéda au premier , il dure un jour , devient insipide , & fait place à un troisième qui a bientôt le sort des autres. Que voulez-vous ? — Comme rien ne chassoit l'ennui , on essaya les petits jeux. — On commença  
par

par celui de *Colin-maillard* ; mais en vain : l'Amour y manquoit , les Grâces étoient absentes , ce jeu même n'est intéressant que par lui & par elles ; sans leur douce présence dans tous les plaisirs , dans le plus beau jour de printemps & d'été , à table , à la danse , dans les concerts , & jusque dans le palais des Dieux il ne règne qu'ennui & qu'apathie.

Pallas , sauf le respect qu'on doit à une Déesse , n'avoit pas bien réfléchi sur les conséquences , lorsqu'elle fit si rigoureusement le procès aux Dieux de Cythère. Le *splén*, qui depuis leur exil , s'étoit emparé de l'Olympe , & rendoit les fronts sourcilleux , les visages mélancoliques ; l'impuissance d'aimer , l'insouciance , n'étoient pas les plus grands de tous les maux. Minerve , dont les grâces doivent égayer la gravité , n'est plus supportable par sa pédanterie ; le bon Bacchus s'enivre avec ses



Bacchantes ; Mars veut tout exterminer ; les Muses croassent des chansons *kan-chat-kales* avec une aigreur insupportable ; elles quittent le vrai & le naturel pour le bizarre & le précieux ; elles étourdissent l'esprit & fatiguent l'oreille : il suffit de dire que le marasme vint au point qu'enfin Esculape , qui matin & soir tâte le pouls aux Dieux & aux Déeses , jugea qu'il étoit tems de rappeler l'Amour ; ou c'étoit fait de l'Olympe.

Quelque méchant , dit-il , que soit le fils de Cythérée , il n'empirera pas le cerveau de nos Dames ; il rappellera le courage & la belle humeur ; du moins nous badinerons , nous rirons , nous digérerons , & nous dormirons mieux. Le Médecin a raison , s'écria le Peuple de l'Olympe. Son avis passa d'une voix unanime au Sénat des Dieux. En effet , dit Jupiter , il est très-important pour l'État que nous

vivions tous unis , comme il sied à des Dieux.

Sur-le-champ on envoie Mercure à Paphos.  
L'Amour est donc notre vainqueur , s'écria  
Momus ? Nous n'en ferons que plus heureux ,  
reprit Esculape.

La monture du père Sylène , qui se trouvoit  
là par hazard , dresseoit les oreilles , & rioit de  
toutes ses forces. Hé ! dit-il , en achevant de  
bâiller , ne l'avois-je pas prédit ? Le monde va  
comme il peut ; il devroit mieux aller , dit-on ,  
il y manque ceci , il y manque cela , — je m'en  
apperçois aussi ; mais je voudrois bien voir celui  
qui en feroit un meilleur.

*Fin du Chant quatrième & dernier.*

## NOTES.

(1) Si le Passereau a tort, c'est ce que les propres paroles de M. de Buffon peuvent décider. « La Taupe » a des yeux si petits & si cachés, qu'elle ne peut faire » que très-peu d'usage de la vue : pour l'en dédonna- » ger, la nature l'a pourvue abondamment du sixième » sens. . . . . La Taupe, sous ce point de vue, est la » mieux pourvue de tous les animaux. Les deux sexes » se tiennent ensemble par un penchant aussi vif & » aussi puissant. Ils craignent, ou plutôt ils détestent » la société de toute autre espèce, & vivent dans une » agréable habitude de repos & de solitude. . . . Voilà la » nature de la Taupe, ses mœurs & ses vertus; celles-ci » ont un avantage réel sur les qualités qui paroissent » davantage, mais qui procurent moins de félicité que » l'obscurité la plus cachée » *Hist. génér. de la Nature, IV Part. Tom. II, Sect. 49 & 50.*

(2) Fleuve entre la Thrace & la Macédoine, sur les bords duquel Orphée pleuroit la mort d'Euridice.

(3) « Je consacre, dit ce fameux législateur des » Athéniens, le reste de ma vie à *Vénus*, à *Jacchus* » & aux *Muses*, qui sont les vraies & uniques sources » de tous les plaisirs des mortels »

(4) Cette aventure qui tient tant à cœur à la modeste Déesse, est décrite dans le repas de Xénophon.

(5) Xénophon, Mémoires de Socrate, *L. III. Ch. II.*

(6) Vrai nom de l'Art d'aimer d'Ovide.

(7) Priape, lisez le Calendrier d'Ovide.

(8) Voyez la Note 7.



